

PREMIERE PARTIE - SECTION 1 - Chapitre 3

Sir James Steuart (Edimbourg 1712-Lancashire 1780) : *La dysharmonie libérale des intérêts*

« *An inquiry into the Principles of Political oeconomy* :

Being an essay on the science of domestic policy in free nations, in which are particularly considered population, agriculture, trade, industry, money, coin, interest, circulation, banks, exchange, public credit, and taxes» - 2 vols. 1767¹.

Sommaire des 4 Livres des “Principes” (avec aperçu de quelques chapitres)²

BOOK I Of Population and Agriculture

Chap. XIX: In the Introduction of Machines into Manufactures prejudicial to the Interest of a State, or hurtful to Population?

BOOK II Of Trade and Industry

Chap. X: Of the Balance of Work and Demand

Chap. XI: Why in Time this Balance is destroyed

BOOK III Of Money and Coin

Chap. I: Of Money of Account

Chap. II: Of Artificial or Material Money

BOOK IV Of Credit and Debts

Part 1, Of the Interest of Money

Part 2, Of Banks

Chap. XXXV: Of the Bank of Amsterdam

Part 3, Of Exchange

Part 4, Of Public Credit

BOOK V Of Taxes, and of the Proper Application of their Amount

PLAN du CHAPITRE 3

Introduction : “Les Principes” de Steuart

- I) Monnaie, Valeur et Prix
 - a. Les fonctions de la monnaie
 - b. La théorie de la valeur
 - c. La longue période : la valeur réelle stable
 - d. Le prix du travail ou théorie du salaire
 - e. La théorie du prix et la critique de la TQM³ : Steuart contre Locke, Montesquieu et Hume
 - 1. Le rôle de la demande sur les prix
 - 2. Critique de la TQM
 - 3. Le point de vue d’Artur Young : *Political arithmetic* – 1774.
- II) Le processus monétaire et l’équilibre économique
 - a. Demande de monnaie et propension à consommer
 - b. L’équilibre et la stabilité des prix, ou la « balance emploi-demande, parfaite »

¹ L’ensemble des travaux de Sir James Steuart ont été publiés par son fils, General Sir James Denham Steuart, en 6 volumes en 1805. L’abréviation française usuelle de « *l’Inquiry...* » est « *Les Principes* ».

² L’ouvrage numérisé peut être consulté sur : « <https://www.marxists.org/reference/subject/economics/> »

³ Théorie Quantitative de la Monnaie.

- c. La remise en cause des mécanisme concurrentiels, ou l'auto réversibilité du processus de croissance
 - d. Auto réversibilité et rôle des « industries dans l'enfance » (*infant industries* »)
 - e. Un modèle « keynésien » de défense du plein emploi
- III) L'économie fermée (« *closed economy* » ou « *inland trade* ») : le rôle majeur du marché monétaire
- a. Définition de l'économie fermée (ou marché national)
 - b. Plein emploi et marché monétaire dans le « *inland trade* »
- IV) La théorie monétaire de James Steuart : *la monnaie symbolique*
- a. L'offre de monnaie
 - 1. Le postulat de la stabilité de la valeur de la monnaie ou « postulat du numéraire » : la critique de Marx
 - 1.1) La critique de Marx
 - 1.2) Une critique semblable (D. Vickers) et la voie de sortie de Steuart : *la confiance*
 - 2. La défense de la monnaie symbolique ou de crédit
 - 3. Le postulat de la stabilité de la valeur de la monnaie
 - b. La demande de monnaie : la révision de la TQM dans l'optique du revenu
 - c. Le taux de l'intérêt
 - 1. Une théorie monétaire de l'intérêt
 - 2. La justification de l'intérêt
 - 3. Le rôle du taux de l'intérêt
- V) La théorie de la fiscalité et la politique fiscale

Conclusion générale

TRAVAUX PRINCIPAUX DE Sir James STEUART

- *Apologie du sentiment de Monsieur le Chevalier Newton sur l' ancienne chronologie des Grecs*, 1757
- *Dissertation upon the doctrine and principles of money applied to the German coin*, 1761 (in German; translated into English 1805)
- *Observations on the advantages arising to the public from good roads*, 1766
- [*An Inquiry into the Principles of Political Economy*](#), 1767 (*Bk. I, Ch. I-V; Bk. II, Ch. VII*)
- *Consideration on the interest of the County of Lanark*, 1769
- *Observations on Dr Beattie – Essay on the nature and immutability of truth*, 1771
- *Principles of Money applied to the Present State of Coin of Bengal*, 1772.
- *Observations on the new bill for alterating and amending the laws which regulate the qualifications of freeholders*, 1775
- *Critical remarks on Mirabeau*, 1779
- *Dissertation concerning motives of obedience to the laws of god.*, 1779
- *Dissertation on the policy of grain*, 1783
- *Plan for introducing an uniformity of weights and measures within the limits of the British Empire*, 1790

L'oeuvre complète publiée par son fils James Denham Steuart en 1805 : « *Works, Political, Metaphysical and chronological of Sir James Steuart* » - New York – Augustus M. Kelley, 6 Volumes – 1967.

-G-

Introduction : “Les Principes” de Stuart

James Stuart⁴ est dit être “*le dernier des mercantilistes*”, et l’auteur le plus doué de son temps. Son œuvre à caractère synthétique, précède de 9 années celle d’Adam Smith. Elle peut faire office d’œuvre fondatrice du libéralisme autant que celle de son successeur.

Mercantiliste dans quel sens ?

- Principalement sa défense d’une administration centralisée, nécessaire à l’équilibre et à la prospérité économique. Il définit celle-ci dans sa préface comme « *the complicated interests of domestic policy* ».
- Ses arguments de politique économique (mesures de maintien d’une demande compatible avec le plein emploi, conception dynamique des flux monétaires, définition de l’offre exogène de monnaie) convergent vers *la théorie monétaire*.
- L’analyse de l’économie de marché dans un sens particulier. Avant lui, les recommandations de politique économique fondées sur l’analyse macro dynamique, occultaient *la véritable nature du libéralisme* dont ils traitaient. Deux voies étaient alors possibles :
 - o Celle qui mène directement à l’Ecole classique ou voie de *l’analyse de la valeur et de la redistribution de la richesse*.
 - o Celle des économistes du XVIIIe siècle, consistant à prendre pour objet *le niveau de l’activité économique et de l’emploi*, et dans laquelle Stuart rédige ses « *Principes* ». **En érigeant le niveau de l’emploi⁵ au plein emploi de la main d’œuvre, pour en faire un critère de politique économique, il se fait l’avocat d’une administration économique et donc d’une régulation des forces du marché.** Son point de départ est en effet l’idée d’un *déséquilibre*, et d’une tendance à la dépression, *naturels*, de l’économie de marché. D’où « *sa théorie économique de l’administration* (ou du contrôle) ». Il n’en considère pas pour autant comme secondaire *la liberté et l’initiative individuelles*, mais à condition qu’elles concourent au bien-être général, c’est-à-dire au *plein emploi*. Ce pourquoi il met l’accent sur *la compensation financière entre les agents*, plutôt que sur *l’embrigadement économique*.

L’influence des « *Principes* » n’a pas été grande à son époque. Les Classiques triompheront en démontrant *l’harmonie libérale des intérêts*, sur la base d’une philosophie utilitariste.

Tout en valorisant le motif de l’intérêt individuel, Stuart privilégie, quant à lui, l’analyse des forces déstabilisatrices et génératrice d’une *dysharmonie des intérêts*. D’après lui, tout comme le martèlera Keynes trois siècles après, *l’économie de marché n’est pas autorégulée et ne conduit pas spontanément à l’équilibre de plein emploi*. C’est-à-dire à ce qu’il dénomme « *the perfect balance of work and demand* ».

Il partage le scepticisme de Hume⁶, s’agissant des désirs et des buts de l’action individuelle. Son analyse de la prospérité et du déclin des nations, sous l’effet de problèmes économiques, est pessimiste, et met en doute l’hypothèse d’une autorégulation.

Sa contribution consiste à démontrer (au Livre II, chapitre X et XI) comment il est possible de maintenir un niveau élevé de la demande, qui ne dégénère pas en son contraire, c’est-à-dire un niveau insuffisant pour maintenir le plein emploi.

⁴ Formé en droit à Edimbourg, et exerçant ses fonctions à Tübingen, Stuart eut pour amis, Hume, puis Smith. La période durant laquelle il écrit est agitée par la *Guerre de 7 ans* (début en 1760). Et de 1700 à 1850, la Grande Bretagne est impliquée dans 137 guerres et rébellions, réparties dans le monde.

⁵ L’emploi est un des mots clefs dans les « *Principes* ». Il est l’expression macroéconomique du travail. Dès son chapitre premier, Stuart traite de la division du travail selon des termes propres à son époque. Le travail ou « *work* » est défini comme le travail libre et se distingue du « *labour* » ou travail imposé, celui de l’esclave. Exercent ce travail libre, les « *travailleurs* » ou « *workmen* », rangés en deux catégories : ceux dont l’activité est le « *trade* » (commerce, échange), et ceux dont l’activité est l’« *industry* ». Le plein emploi est donc le concept général désignant : « *a trading and industrious nation* », soit les travailleurs du commerce et de l’industrie.

⁶ Pessimisme très répandu à l’époque : P. Murray (Lord Elibank), J. Tucker ...

Ce sont les économistes allemands du XIXe (dont J.K Ingram) qui feront redécouvrir son œuvre, laquelle sera l'objet de l'attention des anglo-saxons, pour être discutée au cours du XXe et donner lieu à des avis opposés. La théorie monétaire de Steuart a été soit vantée (par son avance sur celle de Hume), soit discréditée (jugée pas même à la hauteur de celle de Cantillon).

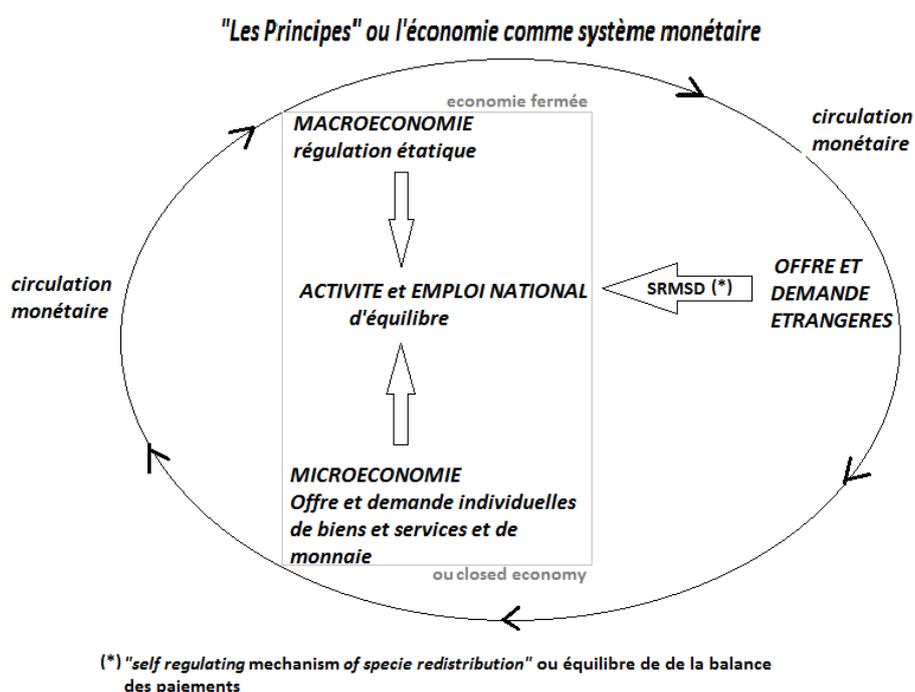
Il est cependant probable que Marx ait été l'initiateur de cette redécouverte de J. Steuart⁷. L'opposant aux classiques (surtout à Smith), il en fait un devancier « pillé ». Parmi ses thèses les plus importantes, Marx retient la *théorie de la valeur travail*, suivant laquelle « *la division du travail est corrélative de la valeur d'échange* ». Et, bien que sa théorie monétaire soit selon Marx lacunaire, elle prépare, dit-il, une filiation qui passera au XIXème avec Thomas Tooke, et ajoutons nous, au XXème avec R.G Hawtrey et J.M Keynes.

I) Monnaie, Valeur et Prix

a. Les fonctions de la monnaie

L'analyse monétaire de Steuart se situe entre 2 niveaux : celui de la théorie microéconomique de la valeur (dont celle de la monnaie), et celui des problèmes macroéconomiques objets des politiques (en particulier le problème du plein emploi). Cette analyse s'inscrit dans une conception nationaliste du maintien d'un haut niveau de l'emploi et de l'activité.

De façon sommaire, les « Principes » sont ceux d'une économie considérée comme un système principalement monétaire. Elle peut être illustrée de la manière suivante :



Les « Principes » exposent une définition purement fonctionnelle de la monnaie : mesure de la valeur et intermédiaire des échanges. Et pour Steuart n'importe quel bien peut assumer ces fonctions.

La monnaie permet de dynamiser l'activité économique, à la fois l'offre et la demande :

-côté offre, au sens de North⁸, l'expression de nouveaux besoins en monnaie stimule l'effort productif,

⁷ Dans « *Contribution à la critique de l'économie politique* » - 1859.

⁸ Et non de Hume, pour qui les efforts sont stimulés par de nouveaux besoins promus par de nouveaux biens, généralement importés.

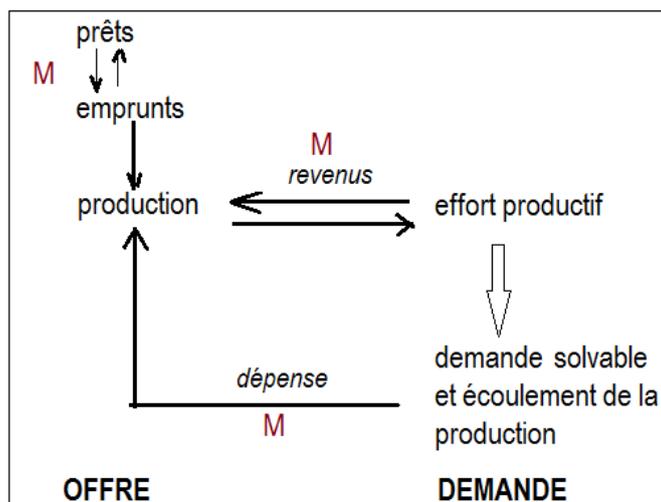
-côté demande, au sens de Law, chaque nouveau flux monétaire élargit le marché.

La demande de monnaie ne désigne pas chez Steuart seulement la quantité en circulation, mais aussi la dépense escomptée par son possesseur. Ou, si une quantité de monnaie est créée et circule c'est qu'elle satisfait des besoins exprimés, sans lesquels elle n'existerait pas. Ainsi les consommateurs désireux d'acquérir des biens exercent ils leur activité en vue d'un salaire monétaire.

Le plus important étant alors le maintien d'un volume de monnaie en circulation suffisant pour assurer le plein emploi à la totalité de ce travail désiré.

Au cœur de l'explication figurent donc la consommation et la réalisation d'une **demande agrégée** solvable. Celle-ci absorbe l'offre née du financement de l'activité de production. Ce que résume le schéma ci-dessous :

circulation monétaire et formation de la demande agrégée
(M = monnaie)



Steuart se propose de rechercher les origines historiques de cette économie marchande (ou monétaire), et d'en expliquer la croissance.

C'est *l'échange économique qui en constitue la racine*. Mais c'est le « *merchant* » qui en est la figure centrale : « nouvelle race d'individu » chez Hume, ou « entrepreneur » chez Cantillon. Chez Steuart le marchand est le corps lui-même de l'économie tel qu'il est constitué par les consommateurs d'un côté, et les producteurs de l'autre. Le *trade* (ou *échange marchand, ou échange monétaire*) est le moyen d'ajuster les demandes réciproques.

Par conséquent, la monnaie permet la réalisation :

-d'un *continuum* dans les opérations économiques.

-d'une production continue, symptôme d'une saine économie

-d'un circuit formé par les flux, en même temps qu'un élargissement du marché. Une relation d'interdépendance lie l'industrie et le commerce, basée sur l'échange d'un « produit net » (dénommé « *superfluity* » par Petty) . Ce produit net monétaire constitue la finalité même de la totalité des échanges. Et surtout il est l'un de motifs de la demande de monnaie⁹.

b. La théorie de la valeur

Les prix sont basés sur la valeur.

⁹ Le circuit au sens de Steuart est donc un circuit totalement monétaire : la demande de monnaie est le point de départ, l'interdépendance des échanges, un intermédiaire, et le produit net monétaire est la finalité.

La théorie de la valeur adoptée par Steuart est celle développée de Petty à Cantillon en passant par Locke : **une théorie du coût de production**.

Les égalités ou définitions sont les suivantes :

Soit les variables

P_c = *prime cost* ou « *coût de production* », encore dénommé *valeur réelle* (« *real value* »)

Les 3 déterminants du *prime cost* :

- Le temps de travail d'un travailleur moyen
- La dépense moyenne en salaire de subsistance, définie par la couverture des besoins nécessaires, et celle des achats de moyens de production nécessaires au travailleur dans sa profession
- La valeur des matériels utilisés

P_p = *prix de production*

Π = *profit* (« *profit upon alienation* ») c'est-à-dire « profit né de l'échange »)

Alors : P_c = dépenses en travail (salaires) + valeur du matériel employé (amortissement)

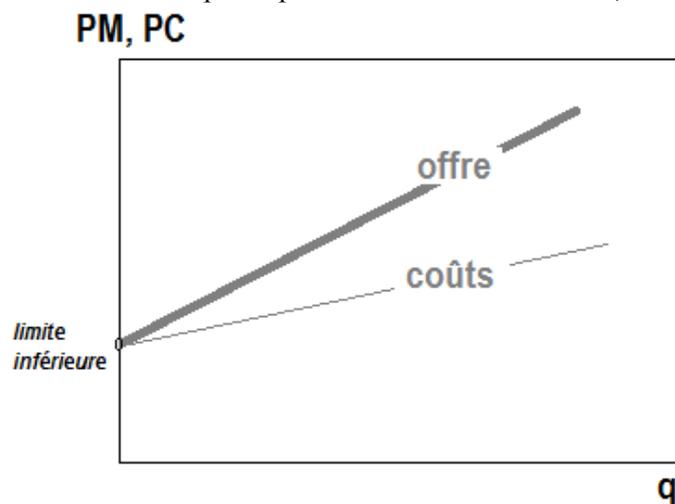
$$P_p = P_c + \Pi \quad \text{égalité qui définit le } \textit{prix de vente} \text{ (« } \textit{selling price} \text{ »)}$$

$$= \textit{prix de revient} + \textit{bénéfice}$$

Le prix de production ainsi défini dépend de l'échange. Il exprime la valeur, laquelle est donc toujours *relative* et non absolue.

c. La longue période : la valeur réelle stable

Le coût de production fixe une limite inférieure au *prix de marché* : $CP(\text{coût de production}) \leq PM$ (prix de marché). L'offre croît donc avec le prix à partir d'une limite inférieure, soit de manière sommaire¹⁰ :



A l'instar de Cantillon, Steuart définit le *profit* comme la motivation principale, et qui est celle de l'entrepreneur. Comme le montre la figure, l'écart entre l'offre et les coûts est variable (croissant). Steuart le définit comme *la variation du profit marginal*. Ce profit est la variable principale, qui explique les changements économiques (ex : arbitrage entre production pour l'exportation et production domestique).

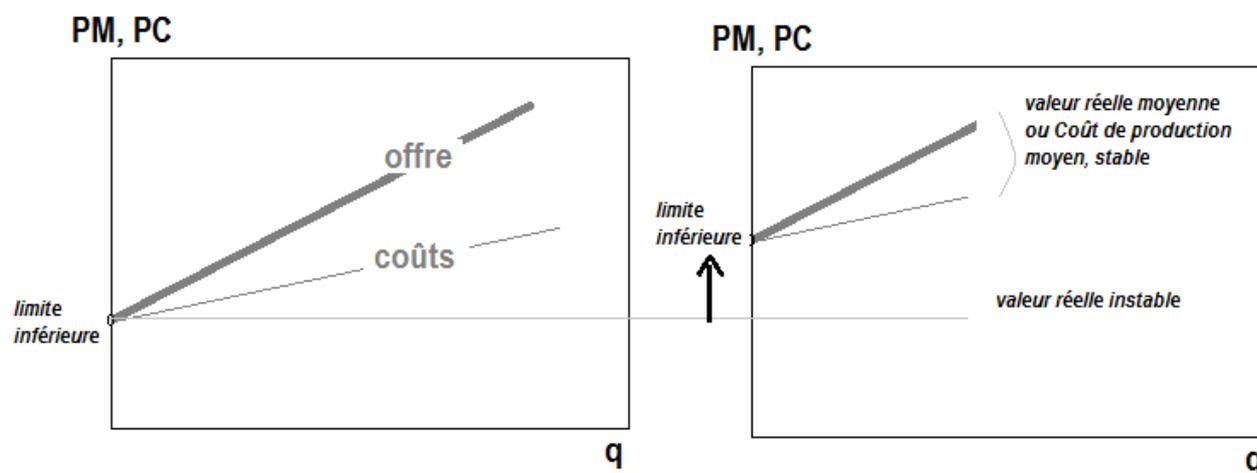
On retrouve cette influence du profit marginal dans son analyse des politiques économiques confrontées au problème de l'équilibre macroéconomique. Il soulève le problème de l'allocation optimale des ressources dans un monde d'entrepreneurs, en prenant comme exemple un arrêt soudain des

¹⁰ La théorie moderne de l'entreprise traite cette relation à l'aide de la courbe du *coût marginal*.

importations d'un bien entraînant une mobilité interne des capitaux attirés par les espérances de profit. La dynamique d'ensemble repose alors sur l'écart ci-dessus.

Mais à la différence de Cantillon, Steuart ne pense pas que la *valeur réelle* (CP) doit rester inchangée (la limite inférieure serait horizontale). Elle varie nécessairement à cause : du coût du travail, celui du matériel, de l'entretien du matériel, eux-mêmes dépendants du marché. L'autre cause est l'inflation (hausse des salaires, et du prix du capital) puisque la dynamique est aussi générée par une hausse de la demande de monnaie.

L'entrepreneur de Cantillon devient ici : « *(a) so complicated a body as that of the whole class of the industrious, in a modern society* » (la classe industrielle ou manufacturière complexe, d'une société moderne). L'analyse de la dynamique permet de concevoir une *valeur réelle stable*. Mais elle est le résultat de la concurrence, et non une donnée fixe. **Steuart voit clairement que ce sont les profits anticipés qui gouvernent les choix d'une part, et que la concurrence conduit à une « péréquation des profits », donc des coûts de production consentis.** Cette valeur réelle moyenne est donc *stable*¹¹. Tandis que l'autre ne peut l'être. Il suffit de comparer deux figures, telles celles-ci-dessous :



Steuart précise que cette analyse est macroéconomique, et sous l'hypothèse de la concurrence. Pour lui, l'offre est assujettie à la demande. Son texte laisse supposer une influence déterminante de la demande agrégée sur les prix, plus précisément de l'élasticité de cette demande par rapport aux prix.

d. Le prix du travail ou théorie du salaire

La stabilité de la *valeur réelle moyenne* est appliquée par Steuart *au prix du travail*, le salaire. Sa théorie est la suivante :

- 1) Elle exclut l'idée suivant laquelle *le prix des subsistances déterminerait le salaire*. D'une part, le salaire est déterminé sur le marché du travail, par la confrontation de l'offre (des travailleurs) et de la demande (des manufacturiers) de travail. D'autre part la demande de travail dépend des profits anticipés. Les deux citations principales sont :
 - a. « *The price of subsistencesdoes not determine the price of labour. This is regulated by the demand for work, and the competition among the workmen to be employed in producing it...* »
 “Le prix des subsistances ne détermine pas le prix du travail. Celui-ci est régulé par la demande de travail, et la concurrence parmi les travailleurs producteurs des subsistances ».
 - b. “*the price of a manufacturer's wages is not regulated by the price of his subsistence, but by the price at which his manufacture sells in the market (...)* It is therefore the rate

¹¹ On retrouvera cette proposition chez Marx, dans son analyse du problème de la transformation des valeurs en prix de production. Mais (Vickers ne le mentionne pas) elle a été formulée par Vanderlint, lequel a considéré que la concurrence accrue exerce un effet dépressif sur les profits.

of the market for labour and manufactures, and not the price of subsistence which determines the standard of wages”.

“ Ce n’est pas le prix des subsistances qui régule les salaires manufacturiers versés, mais le prix de vente de chaque bien manufacturé (...) C’est donc la différence entre le coût en travail et le prix de vente du produit, et non le prix des subsistances qui détermine le salaire moyen.

Ces deux propositions insistent doublement sur le rôle de la demande (demande de travail et demande de biens).

- 2) L’analyse de l’effet du prix des subsistances sur le salaire doit distinguer le court et le long terme. Les classiques, en particulier Ricardo, reprendront cette distinction de Steuart.
 - a. A court terme, comme le prix de toutes les marchandises, celui des subsistances *influence* le prix du travail, sans le déterminer. Il fait partie de ce que Steuart nomme les « *market forces* ».
 - b. En longue période, le prix du travail tend à s’ajuster au niveau du minimum de subsistance par le jeu du marché. La valeur réelle du travail peut être dite *déterminée par le prix des subsistances*. Les 2 causes explicatives sont :
 - i. Le plein emploi, synonyme de longue période, ou d’équilibre.
 - ii. Le salaire lui-même : par nature le revenu sert d’abord à acheter des biens de subsistances.
 - e. La théorie du prix et la critique de la TQM : Steuart contre Locke, Montesquieu et Hume

1. Le rôle de la demande sur les prix

Les prix sont déterminés par la loi de l’offre et de la demande.

Comme ses prédécesseurs Steuart répond à la question de la tendance séculaire à la hausse des prix.

Il l’analyse comme un phénomène macroéconomique, résultant partiellement d’une cause monétaire. Son explication repose principalement sur la demande, laquelle agit « *directement* » sur les prix. Il établit ainsi le « *principe direct* » de la demande monétaire : « *prices are high or low according to demand* ». L’action de l’offre n’est pas négligée. Le prix de vente et le rôle de l’entrepreneur (ci-dessus) sont une illustration. Une autre est la méthode historique d’analyse économique et sociétale qu’il adopte.

Ce rôle de la demande sur les prix est aussi présenté à la manière de Cantillon comme un mécanisme dynamique. Les quatre principes fondamentaux à l’origine de la valeur sont :

- 1- la rareté
- 2- la demande exprimée
- 3- la concurrence entre demandeurs
- 4- la variation du revenu des demandeurs

Cette valeur est exprimée par le prix, qui en est la forme monétaire. Par conséquent les prix ne sont pas déterminés par la quantité de monnaie.

Car d’une part, les prix varient lorsque restent constantes les quantités d’or et d’argent. D’autre part, l’expression de la valeur par le prix (variable), ne signifie pas que les goûts et préférences des agents soient à la mesure des quantités d’or et d’argent qu’ils possèdent.

2. Critique de la TQM

C’est contre de telles propositions que Steuart avance son « principe de la demande ». Il le dirige contre Locke, Montesquieu et Hume.

C’est Locke qui a postulé que les prix des marchandises « *sont toujours proportionnés à la quantité de monnaie en circulation* » (TQM). La rectification de Steuart est qu’ils sont proportionnés

à la *demande de monnaie*¹². On retrouve ici la caractéristique de sa démarche microéconomique qui fait du comportement des agents le déterminant principal. La quantité en circulation ne peut varier si aucune demande de monnaie ne s'exprime.

Il concède cependant deux vérités :

- L'une à Hume en reconnaissant son mécanisme de diffusion de l'inflation due à la croissance de la masse monétaire, ou la hausse diffuse des prix (de marchandise en marchandise) jusqu'à la hausse généralisée. Mais dit-il cela revient à mon principe puisque cela signifie que la demande est diffuse. En outre il faut bien un assentiment des agents pour l'échange, lequel est le déterminant du prix, et non la quantité de monnaie.
- Suivant Hume sur son terrain, il pose une question similaire : une multiplication par 10 de la quantité d'espèces en Europe, va-t-elle se traduire par une hausse proportionnelle des prix ? Il admet l'hypothèse de la multiplication de l'offre de monnaie. Mais sa réponse est qu'il faudrait une hausse proportionnelle de la demande. Or, c'est impossible.

Ce que Steuart remet en cause est le mécanisme direct, ou relation de causalité, attaché à la TQM (de Locke à Hume), suivant lequel : $\Delta M \rightarrow \Delta P$. La monnaie est alors neutre. Ses deux arguments sont :

- La demande
- Le rôle de la monnaie dans le circuit physico-financier : il y a interdépendance complexe du marché de la monnaie et du marché des biens. Il ne peut exister d'autre théorie générale que celle de ces interdépendances (monnaie, valeur, prix, et niveau d'activité).
Le rôle de la demande de monnaie s'explique par le fait qu'elle possède un *prix*. Ce prix est lui-même déterminé par l'offre et la demande sur les marchés monétaires. C'est le *taux d'intérêt*. La monnaie ne peut donc être *neutre*, puisque les agents arbitrent entre ce prix et celui des biens et services.

3. Le point de vue d'Arthur Young : *Political arithmetic* – 1774.

Dans une note du Capital, Marx avance que Young utilise la théorie quantitative de Hume contre la thèse de Steuart. Young étudie les effets des variations de l'offre de monnaie sur les prix et l'emploi, en se référant à la critique adressée par Steuart à Hume et Montesquieu.

L'opposition exposée plus haut est celle du déterminant des prix : entre la quantité de monnaie chez Hume, et la demande chez Steuart.

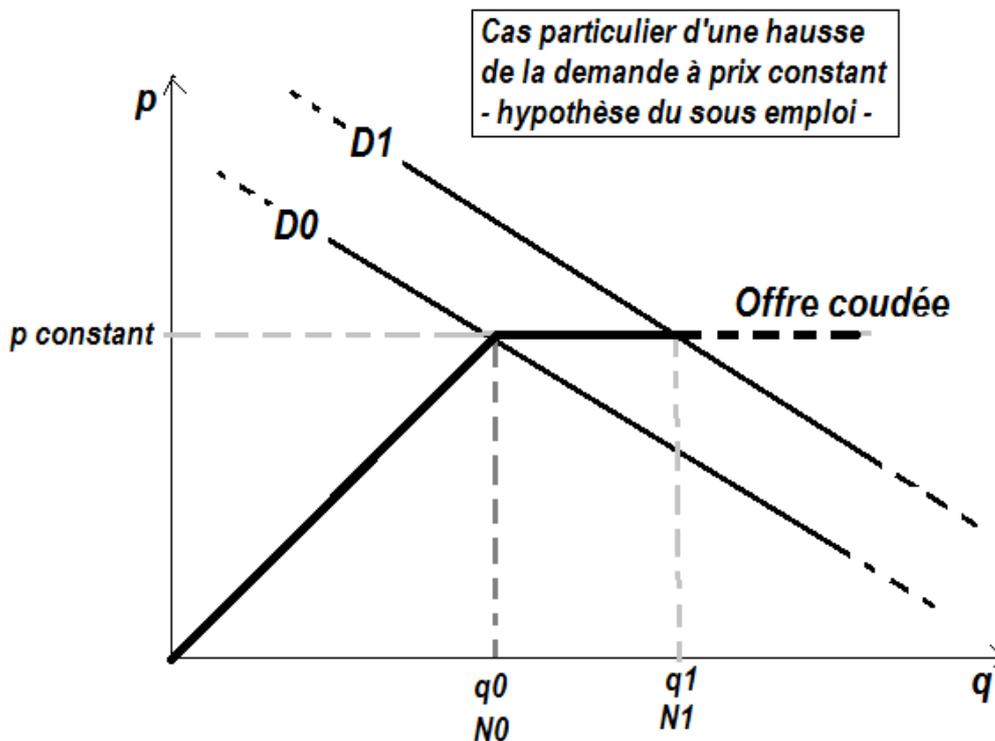
Pour Young, Hume ne défend pas un quantitativisme sans nuances. Il reconnaît l'incidence de l'offre et de la demande sur les prix, indépendamment de la variation de la quantité de monnaie.

Le jeu des deux facteurs dépend, dit Young, du mode d'analyse : l'une consiste en une approche causale, statique et comparative (donc de courte période) ; l'autre en une approche dynamique générée par les comportements du marché (ou de long terme). Steuart adopte la première approche (en courte les prix sont déterminés par la demande) tandis que Hume utilise la seconde (en longue période, la variation des prix est due à celle de la quantité de monnaie, et à celle de la demande).

La conclusion de Young est celle présentée par Marx : la variation proportionnelle des prix due à celle de la quantité de monnaie, consécutivement celle de la demande, n'est vraie qu'en longue période. Tandis qu'en courte période, on n'observe pas d'incidence notable de la demande sur le niveau général de prix. Sauf, ajoute Young, dans un cas particulier érigé en cas général par Steuart, celui du sous-emploi. Alors, sur quelques marchés, une demande accrue peut être satisfaite à *prix constants*¹³. Ce qui peut être représenté graphiquement comme suit :

¹² Ce dyptique : « monnaie en circulation » ou « demande de monnaie » est un problème théorique apparu au XVIIIe. C'est le problème traité sous la question : quelle est la quantité de monnaie suffisante ? Notamment chez Petty. La réponse de Steuart est la bonne, mais elle avait déjà été formulée (dès Petty) sous l'expression : *c'est la quantité de monnaie déterminée par les besoins du « trade »*. Ces besoins sont, à l'époque de Steuart, visibles. Notamment dans les transactions financières (publiques et privées) que permettent désormais les récents développements des instruments financiers de la banque d'Angleterre et du réseau des banques privées, ainsi que les Compagnies d'assurance.

¹³ Young signifie que le sous-emploi est propice à une stabilité des coûts. Car dans cette situation, le salaire varie peu ou pas, tandis que les quantités produites peuvent croître plus ou moins rapidement. Il s'agit donc
Rachid FOUADI : *Cours d'histoire de la pensée économique* – PREMIERE PARTIE – SECTION 1 – Chapitre 3 : Sir James Steuart : *La dysharmonie libérale des intérêts* - Page 9 sur 29



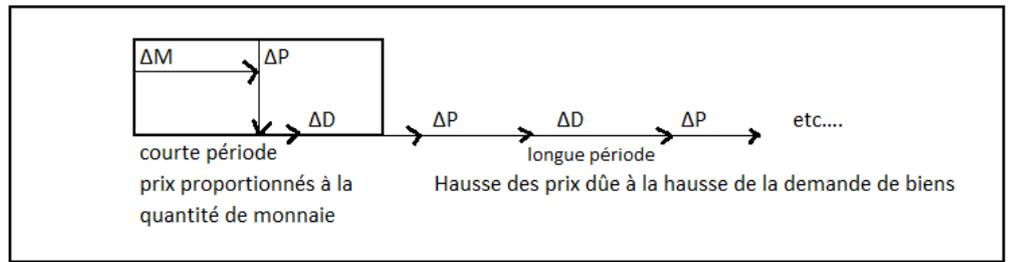
Le graphique ci-dessus montre que la réponse à la hausse de la quantité demandée (de q_0 à q_1 en abscisse), traduite par le déplacement de la demande de D_0 à D_1 , est permise par une hausse de l'offre *coudée*, ou à prix p constant. Ce phénomène est possible si la croissance de la main d'œuvre nécessaire (de N_0 à N_1) engendre des coûts additionnels faibles et compensés par la hausse des quantités vendues (q_0 à q_1). Cette situation est celle particulière du sous-emploi.

Ce retournement de Hume contre Stuart réalisé par Young, le conduit à identifier finalement les deux analyses. Elles parviennent selon lui au même résultat, puisque : Hume (approche statique comparative) admet le rôle de la demande sur les prix en longue période, et Stuart (approche dynamique) considère à tort que les prix sont déterminés par la demande en courte période.

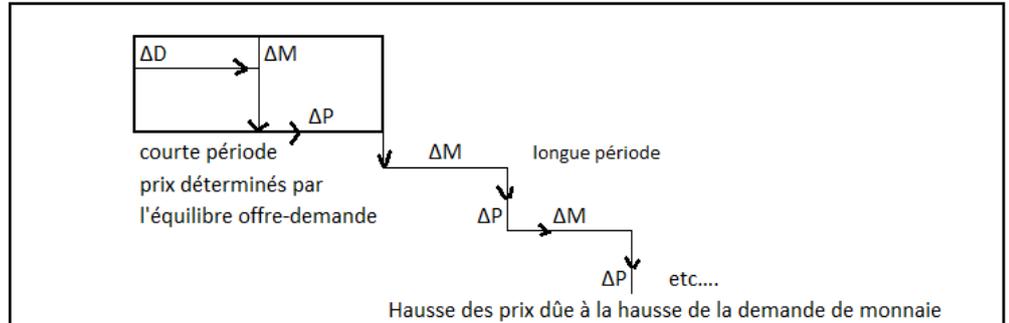
Néanmoins, sa préférence pour la théorie quantitative de Hume (la statique comparative comme mode d'analyse de l'équilibre) fait de Young, tout comme Hume, un auteur qui a un pied dans l'analyse classique.

d'un cas particulier, tel que la productivité du travail en valeur croît à court terme, autorisant une offre à prix constant.

HUME
 Mécanisme ou causalité direct
 (monnaie - prix)

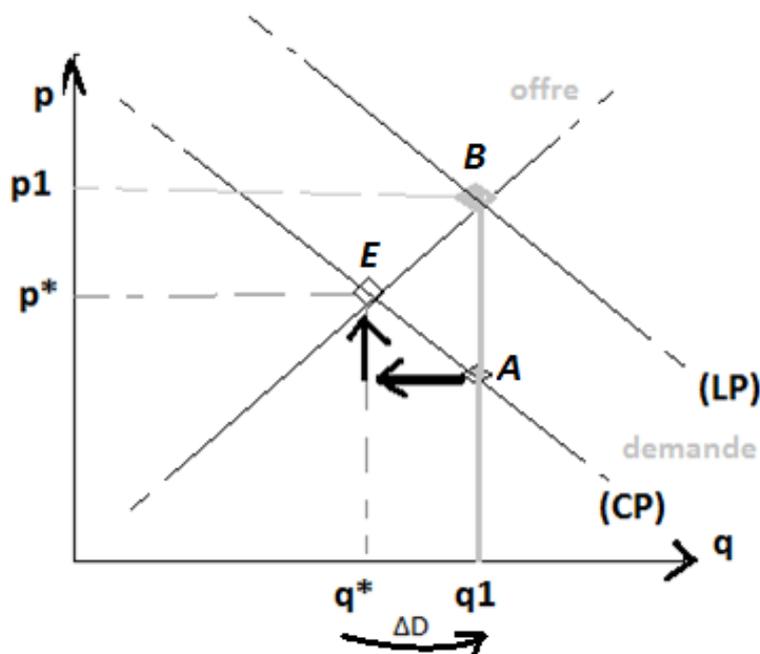


STEUART
 Mécanisme indirect
 (demande-monnaie-prix)
 ou direct (demande-prix)
 par assimilation $\Delta D \equiv \Delta M$



resumé	courte période	longue période
	$\Delta M \implies \Delta P$	$\Delta D \implies \Delta P$
HUME	$\Delta D \implies \Delta P$	$\Delta M \implies \Delta P$
STEUART	$\Delta D \implies \Delta P$ (faux!) donc $\Delta M \implies \Delta P$ (vrai)	et $\Delta D \implies \Delta P$ (vrai!)

Graphique : effet de la hausse de la demande sur les prix en courte et longue période



La variation de la demande à la hausse (ΔD) conduit :

- 1) en courte période (ou CP) au retour du point (A) vers l'équilibre de courte période (E), suite à une réaction de l'offre.
- 2) En longue période (ou LP), au passage du point (E) vers le nouvel équilibre au point (B), tels que ($p_1 > p^*$). La demande totale croît avec les exportations.

II) Le processus monétaire et l'équilibre économique

a. Demande de monnaie et propension à consommer

La dynamique macroéconomique et monétaire de Steuart consiste à expliquer le passage d'un niveau d'activité (ou de prix) à un autre. Les variables explicatives principales sont : les quantités, les comportements des « entrepreneurs », et plus précisément leurs anticipations de profit.

Elles sont soumises aux forces monétaires : offre et demande de monnaie.

L'objectif de Steuart est le plein emploi, lequel suppose un « équilibre » économique monétaire. Ce qui signifie, avant Keynes, que le problème du plein emploi est un problème monétaire¹⁴.

Le problème monétaire est défini comme celui de « la nature, des propriétés, et des effets de la circulation ». La gestion publique des affaires économiques doit se préoccuper de la circulation monétaire dans l'économie. Mais elle doit aller plus loin et en comprendre les effets. La circulation étant définie non seulement par celle de la monnaie, mais aussi par les usages variés en vue de la consommation.

L'exposé de Steuart s'affirme donc comme celui d'une macro dynamique, érigée sur des fondements microéconomiques (de la valeur, des marchés et des prix), puisqu'il suppose des choix individuels. C'est pourquoi la *consommation* (donc la demande) joue un rôle central. **Il s'agit donc d'un exposé moderne, celui d'un circuit de la monnaie établi sur les préférences de ses possesseurs.**

Pourquoi la circulation monétaire est-elle aussi importante ? La réponse de Steuart est identique à celle de ses prédécesseurs, dont Locke, mais aussi de nombreux auteurs du début XVIIIe, tel Vanderlint. La monnaie qui ne circule pas est une monnaie qui n'existe pas. Ces auteurs dénoncent donc le trésor et la thésaurisation. Steuart écrit : « *c'est maintenant devenu une maxime insupportable que la monnaie puisse demeurer inutilisée par son propriétaire (...)* ».

Il en est de même de la réponse à cette autre question : quelle est la quantité de monnaie suffisante pour maintenir le progrès économique ou la croissance ? La réponse réside dans *la vitesse de circulation de*

¹⁴ C'est-à-dire celui d'un produit national et d'un revenu national de plein emploi. Dans l'optique Steuart-Keynes, l'économie de marché ne garantit pas, à l'équilibre, la réalisation spontanée un tel niveau. Voir ci-après dans ce texte.

la monnaie. Sauf que Steuart ajoute un corollaire à cette vitesse, celui de la **propension ou disposition des détenteurs de la monnaie à consommer**. Il fait de cette propension la base microéconomique de la politique économique, tout au long de ses « *Principes* ».

b. L'équilibre et la stabilité des prix, ou la « balance emploi-demande, parfaite »

La marche vers l'équilibre suit deux étapes.

La première est celle décrite plus haut : la recherche des conditions microéconomique de l'équilibre de l'offre et de la demande sur chaque marché,

la seconde est, connaissant l'offre globale sur tous les marchés, la détermination de la quantité de monnaie adéquate à l'équilibre général.

Entre les deux, Steuart examine les variations (« *vibrations* ») de la richesse autour de l'équilibre.

Une précision terminologique est importante. Chez Steuart l'expression « *équilibre de l'offre et de la demande* » est remplacée par *équilibre* (ou « balance ») entre le travail et la demande. Travail remplaçant donc offre. Et celui qui exerce le travail, est le même qui offre, « *the workmen* », c'est-à-dire les « Entrepreneurs ». Sinon on ne comprendrait pas pourquoi *le critère du profit* (voir ci-après) serait si déterminant dans la réalisation de cette balance dite « travail-demande ». C'est précisément par ce biais (**les anticipations de profit monétaire**) que Steuart introduit la monnaie dans le circuit. Elle émane des besoins ou des désirs de « travail » des entrepreneurs. On rejoint ici là la thèse du « money flush » de Vanderlint.

Toutefois, comme l'équilibre présenté par Steuart, qui est aussi celui de la balance, est macroéconomique on peut ne pas hésiter à lire « le travail » comme étant celui de l'ensemble des travailleurs tels qu'ils sont mis en activité par l'entrepreneur lui-même. Donc travail signifie aussi « Emploi ». Et la balance « travail-demande » peut être dite balance « Emploi-demande »¹⁵.

La marche vers l'équilibre désigne la recherche d'un niveau des prix stables. Si les prix sont le critère principal, il en existe un second, les profits marginaux espérés pour un niveau donné des prix d'équilibre. Aussi une « balance parfaite » se définit-elle comme une balance doublement concurrentielle (flexible) : du côté de l'offre (concurrence entre offreurs), et du côté de la demande (concurrence entre demandeurs). Sa perfection s'explique par l'absence d'ajustements brusques, tels que ceux qui se produisent sur les marchés à concurrence imparfaite (Monopole, monopsonne etc..).

c. La remise en cause des mécanisme concurrentiels, ou l'auto réversibilité du processus de croissance

Ce qui pose problème est le fait que laissé à lui-même le système de marché concurrentiel n'est pas stable.

Le temps, dit Steuart, conduit nécessairement à la destruction (ou déséquilibre) de la balance parfaite « travail-demande », car le système qui la produit est par nature « auto-réversible » (« *self-reversing nature* ») La description des déséquilibres monétaires potentiels réalisée par Steuart, peut être lue dans les termes de l'analyse marginaliste du XIXe siècle, ceux des désajustements connus sous les expressions : Excès d'offre et Excès de demande. Le premier conduit à une diminution des prix et des profits, le second à une hausse des prix et des profits. Mais à la différence des marginalistes, **Steuart fait reposer chaque réajustement sur les interventions publiques et non sur le marché lui-même**. Dans le premier cas, il suggère d'accroître la demande. Dans le second, d'accroître l'offre (publique ou non).

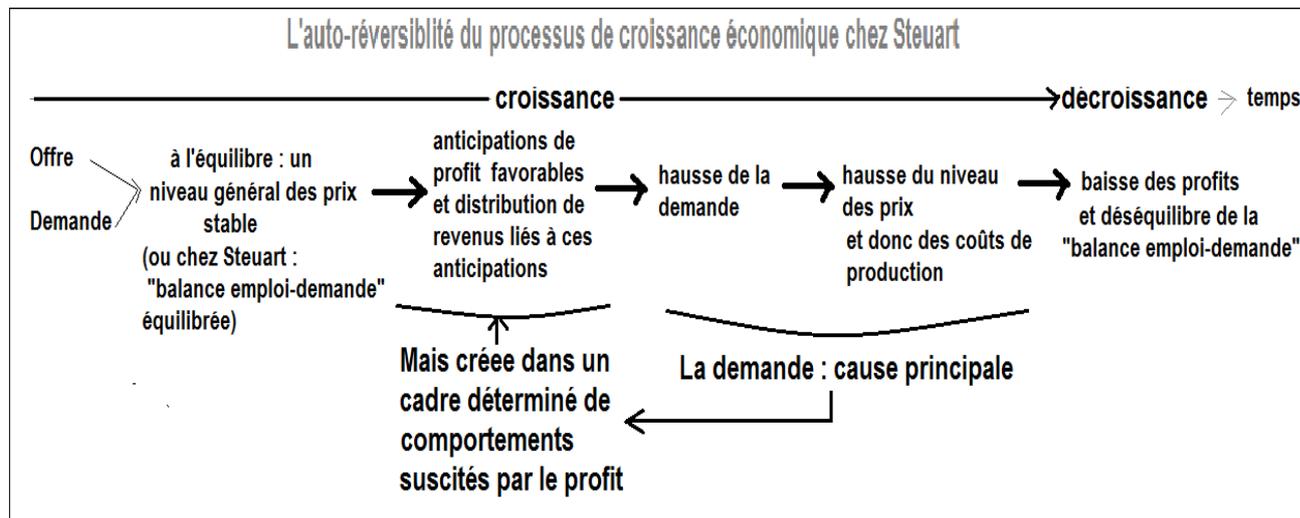
Steuart cherche à relier ces « ajustements-désajustements » à sa théorie de la valeur (présentée plus haut). Le désajustement privilégié étant l'inflation monétaire due à la demande (D→P).

¹⁵ Marx et Keynes ne diront rien d'autre que cela, lorsqu'ils affirmeront tout à tour, que les entrepreneurs créent l'emploi, ou le travail.

D'une part Steuart impute la hausse des coûts de production, à l'inflation monétaire suscitée par la demande, et d'autre part et surtout aux modifications des comportements et des variables économiques, entraînées par la hausse des profits. Celle-ci devient la cause première dans son analyse.

Si la demande enclenche le processus inflationniste, c'est toujours dans le cadre d'un modèle de comportement et d'action économiques. Or, ce cadre est déterminé par le profit et la structure (donc la distribution) des revenus. L'achèvement du processus est inévitablement la baisse des profits.

Soit en résumé :



L'équilibre de l'offre et de la demande, **globales**, n'explique donc pas à lui seul l'« auto-réversibilité » du système. L'originalité de Steuart est d'intégrer à l'explication, les variations du profit. Ces deux causes agissent par le biais de la modification des comportements individuels.

Il est vrai que la croissance de la demande peut susciter, au lieu d'une inflation interne, plutôt une hausse des importations. Dans cette hypothèse l'action économique doit, selon lui, répondre par une offre nationale, pour éviter la désertion du marché intérieur. Une telle action, tournée vers les manufactures, favoriserait la baisse de leur prix et ralentirait l'inflation. A défaut de cette action, la demande d'importations accentuerait au contraire la hausse des profits et des prix.

d. Auto réversibilité et rôle des « industries dans l'enfance » (« *infant industries* »)

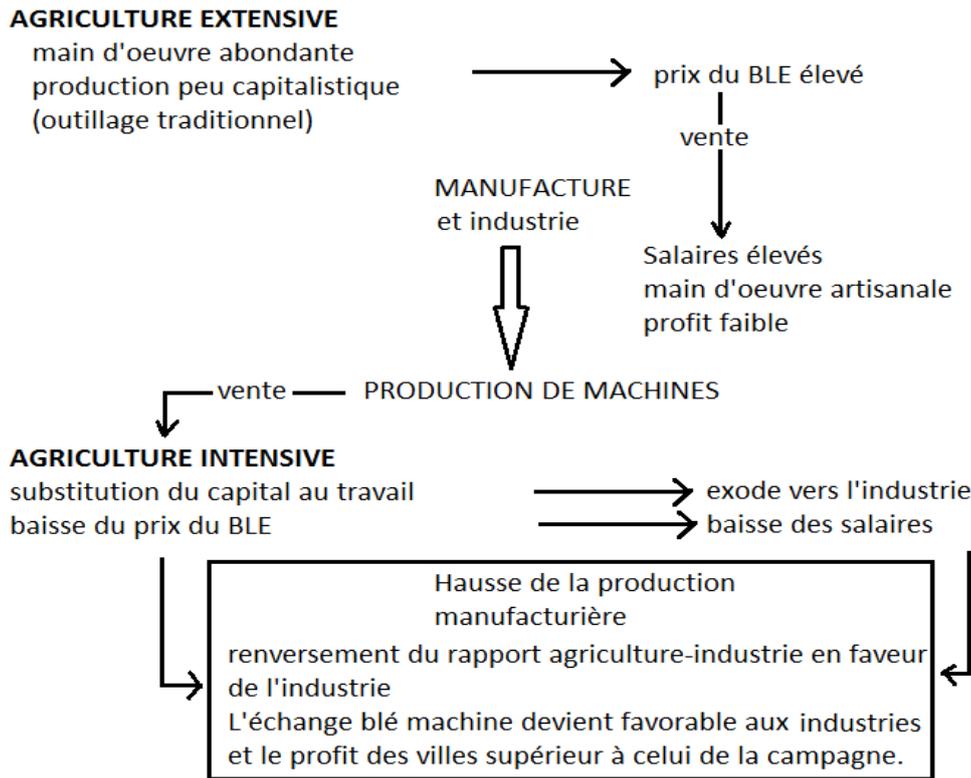
Ce faisant Steuart range parmi les facteurs de l'« auto-réversibilité » les importations et le goût du luxe exprimé par la demande.

Il ajoute d'autres facteurs explicatifs, puisés dans son analyse du développement à long terme des économies. La production agricole lui semble un bon exemple de ces fluctuations inévitables des profits (et des revenus)¹⁶ et des dépenses.

Tant que la production agricole assurait la reproduction des dépenses ou avances, et créait un produit net, sa croissance n'était pas remise en cause. Mais, la croissance s'est accompagnée, d'une part d'une concurrence entre l'agriculture et l'industrie, favorable à cette dernière, et d'autre part d'une substitution des facteurs de production.

Cette description est assez commune. Elle est celle du développement progressif de la ville au détriment de la campagne. Un schéma illustratif de ce renversement du rapport entre l'agriculture et l'industrie peut être le suivant :

¹⁶ Profits et revenus additionnels considérés au sein d'un processus. Donc profits et revenus marginaux. L'ensemble forme le produit net.



L'originalité de Steuart est d'analyser le rôle du développement industriel (illustré dans le schéma), et d'élaborer un scénario fondé sur les « *industries dans l'enfance* » (« *infancy of industry* »).

Ce scénario est aussi la base d'un exposé consacré à l'« auto réversibilité du processus de croissance » et à la nécessité du contrôle.

Son exemple est celui de la filature à ses débuts. Les manufactures naissantes bénéficiaient de l'encouragement procuré par de très bas salaires (moins de la moitié de la subsistance journalière). La concurrence, basée sur la grande spécialisation du travail, et le prix, était vive¹⁷, mais pour peu de résultat. A long terme, la récompense vint, sous l'effet du progrès, qui vidait ces provinces des bras superflus, et qui fit du filage un commerce permettant ainsi aux filateurs de vivre de leur métier¹⁸.

Cependant, parvenue au plein emploi, la croissance monétaire engendre une inflation par les prix et les salaires.

Ce que Steuart considère comme « naturel ». C'est en ce point que se situe la substitution de la demande d'importation à la demande intérieure de produits nationaux. **Steuart explique ainsi l'auto réversibilité du processus de croissance par le différentiel des prix internationaux (voir plus bas, le schéma « *the scissors of foreign rivalry* »)**. Ce différentiel est directement lié à la demande (agrégée) de monnaie, elle-même résultat du solde de la balance extérieure¹⁹. Sa conséquence est la baisse des prix et des profits. Il incombe alors aux pouvoirs publics d'adopter les politiques d'intervention susceptibles de préserver le plein emploi. L'analyse de ces politiques conduit Steuart à privilégier celles portant sur « *le niveau de la demande effective* ».

¹⁷ Cette concurrence est décrite métaphoriquement comme celle de la quenouille (tige en bois à tête ronde utilisée pour maintenir le fil) et de la roue. Donc la tradition et la modernité.

¹⁸ Steuart écrit en 1767. En pleine « Révolution industrielle ». Les innovations technologiques en particulier dans le textile s'accumulent. Un an avant, Hargreaves invente la *Jenny* (machine à filer), et un an après, en 1768, Arkwright invente le *waterframe*. D'une manière générale, c'est après 1760 que la transformation économique de l'Angleterre peut être qualifiée de considérable.

¹⁹ Plus précisément, du déficit (ou « *subversion of the balance* »). Steuart renoue ici avec le SRMSD.

e. Un modèle « keynésien » de défense du plein emploi

Le modèle d'équilibre macroéconomique qu'il développe est semblable à celui de Keynes. Les deux auteurs sont confrontés au même problème, celui de la déflation et de la dépression. Leur explication vise à exposer les voies de sortie, dont celle de l'intervention publique.

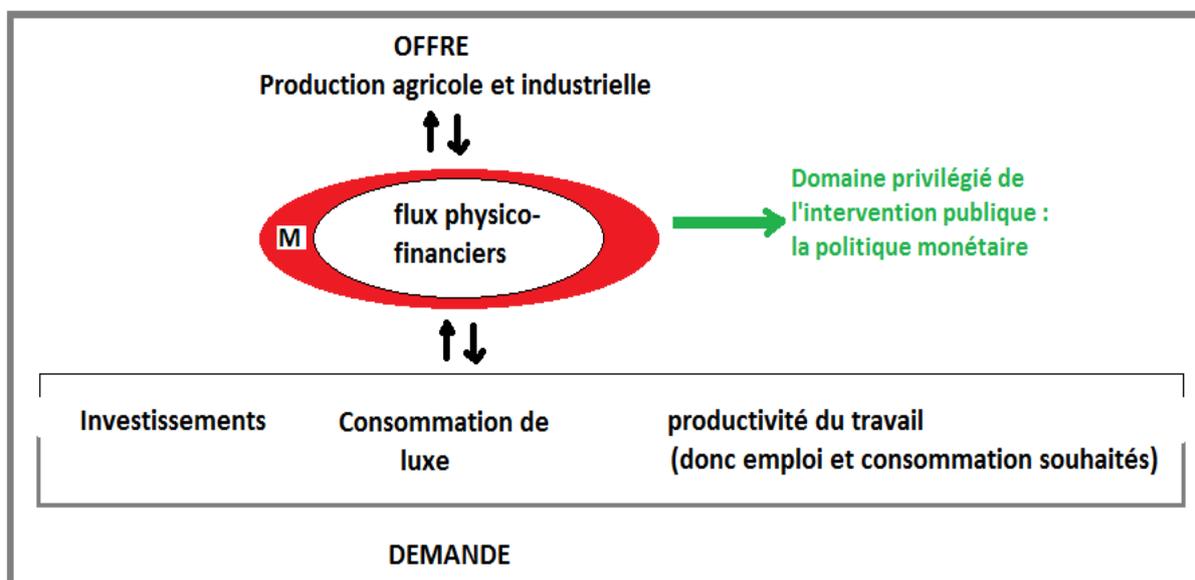
Steuart met en évidence trois variables principales :

- la propension à consommer des classes aisées (ou des riches)
- la volonté des pauvres à être « industriels », c'est-à-dire productifs. Celle-ci conditionne la productivité du travail
- la quantité de monnaie suffisante pour satisfaire les deux contraintes précédentes.

La politique économique a pour tâche de rééquilibrer ces trois variables s'il y a un désajustement. De sorte à réaliser l'équilibre macroéconomique entre l'offre et la demande agrégées. Selon Vickers, le modèle interventionniste (« *economic management* ») de Steuart est la forme la plus élaborée que l'on puisse trouver au XVIII^e siècle. La place accordée par Steuart à l'économie monétaire, fait de lui le prédécesseur le plus fidèle, de la pensée de Keynes.

Le modèle peut être synthétisé de la manière suivante :

Les variables du modèle macroéconomique régulé de J. Steuart



M = quantité de monnaie en circulation

Bien qu'il ait remarquablement souligné l'importance de la *propension moyenne à consommer*, c'est-à-dire la part du revenu Y qui est convertie en biens de consommation « C » (nécessaire et/ou de luxe), soit $c=C/Y^{20}$, il n'échappe pas à un raisonnement contradictoire. La demande (D ou C la consommation) devient chez lui, une variable indépendante de la richesse, alors qu'elle en est issue sous la forme du revenu (Y):

Il pose bien la relation entre le revenu et la consommation $C = C(Y)$, et en déduit la propension moyenne $c = C/Y$,

et il est prêt à définir la richesse (qui est un stock, difficile à mesurer) comme étant proportionnelle, voire plus que proportionnelle au revenu (qui est un flux mesurable). Or, il affirme que si le niveau de la demande est *influencée* par la richesse, il n'est pas *régulée* par celle-ci. Il exclut donc les inférences ci-dessous :

Si $Y \rightarrow (C \text{ ou } D) \rightarrow$ Richesse accrue \rightarrow alors nécessairement $\rightarrow Y$ accru $\rightarrow C$ ou D accrue (l'interdépendance est ici complète ou totale).

²⁰ Qui serait une variable indépendante.

L'idée d'une indépendance de la variable « demande » résulte de son approche de la richesse. Elle est le revenu qui dans tout état est utilisé par deux sortes de bénéficiaires : ceux qui dépensent plus que leur revenu, et ceux qui dépensent moins. Ce qui explique l'épargne et le prêt-emprunt, dans la proportion du revenu, que les banques font circuler, mais aussi la thésaurisation. Ceci est vrai dans les deux sens : la dépense de consommation entraîne la production manufacturière, et à l'inverse l'abstinence de la consommation et du travail sont en proportion du revenu économisé.

Donc, pour Steuart, la richesse ne régule pas la demande (ni de biens, ni de travail), car l'intégralité du revenu n'est pas réinjectée dans le circuit. Il mésestime le rôle de l'épargne et partant n'étudie pas le rôle de l'investissement dans la croissance. Sa préoccupation principale reste *la demande solvable* (que Smith désignera comme *demande effective*).

III) L'économie fermée (ou « *closed economy* » ou « *inland trade* ») : le rôle majeur du marché monétaire

a. Définition de l'économie fermée (ou marché national)

La préoccupation principale de Steuart est *l'économie domestique*²¹, celle du Royaume. Plus précisément, l'économie domestique parvenue au *stade de la dépression*²².

L'économie domestique est *un stade particulier* du développement des échanges de la nation. Ce que montre Steuart en réalisant une typologie de l'évolution des sociétés en 3 stades (« *I divide trade into infant, foreign, and inland* » – *chap XIX*): les industries dans l'enfance, leur conquête des marchés extérieurs, puis le commerce intérieur. Qu'il faut lire comme : enfance, maturité, déclin²³.

La macroéconomie domestique ou « économie fermée » est donc le ''dernier'' stade²⁴. Celui qui suit *l'extinction des débouchés extérieurs*, et auquel s'applique les « *Principles* ».

Pourquoi ce « retour » au marché intérieur ? L'explication de Steuart est basée sur la concurrence entre nations et ses effets sur les prix et les profits tirés de l'échange. Il dénomme ceci : « *The cissars of foreign rivalship* ». Il suffit pour en rendre compte de décrire 3 équilibres de l'offre et de la demande parallèles : celui du marché intérieur et celui, concurrentiel, du marché extérieur étendu à 2 nations A et B).

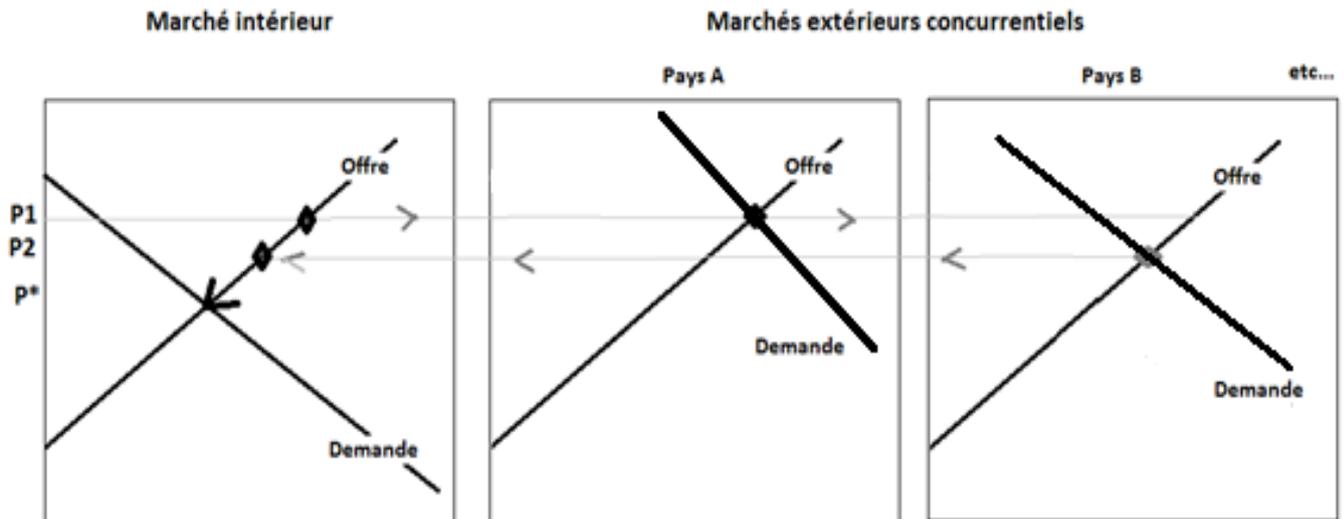
²¹ Cette préoccupation apparaît dans le titre des « *Principles* » : « *an essay on the science of domestic policy* ».

²² Berkeley : « *The Querist* » abordait le même objet.

²³ Steuart est donc à l'origine de *la doctrine des industries naissantes*, laquelle fleurira au XIXe siècle, sous l'égide de J.S Mill et de Friedrich List après que A. Hamilton l'ait ébauchée. Cette doctrine préconise *un protectionnisme transitoire*, afin d'aider les industries nationales naissantes (ou « jeunes industries ») à combler leur retard dans le commerce extérieur en matière de *compétitivité prix*, mais aussi d'économies d'échelle et de productivité. L'aide doit porter sur la spécialisation, et l'orientation des choix des consommateurs vers ces industries nationales.

²⁴ En fait les trois stades ne se succèdent pas temporellement. Ils sont concomitants et constituent des moments d'un même processus d'échange à l'échelle internationale. Par exemple le « *inland trade* » est le moment (provisoire) de l'extinction de certains débouchés extérieurs.

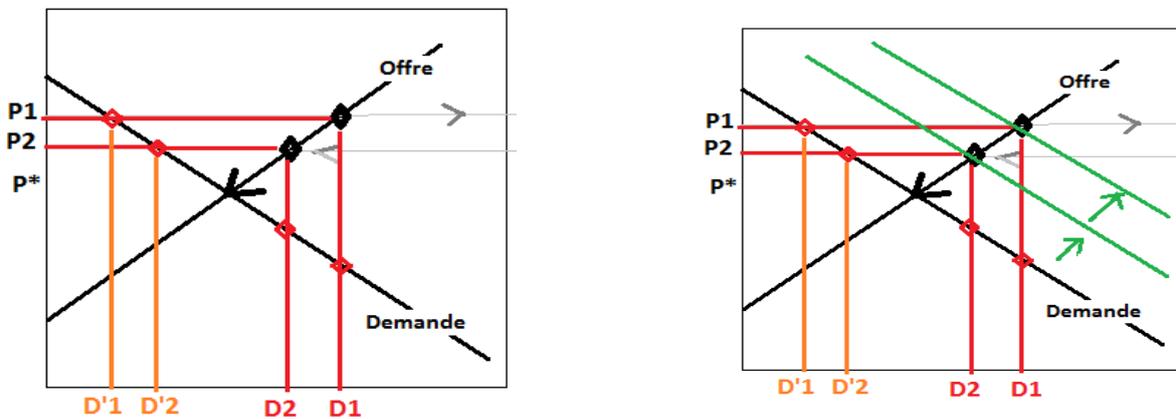
"The cissars of foreign rivalry" ou le jeu concurrentiel des prix internationaux



Le schéma montre que P^* , le prix d'équilibre du marché intérieur, n'est réalisé qu'à l'issue d'une conquête du marché A au prix P_1 , lequel stimule une offre au prix $P_2 < P_1$ du pays B. Le même mécanisme pouvant se répéter au niveau P_2, P_3 etc... jusqu'à P^* . Les flèches du schéma décrivent donc un zig zag (du marché intérieur aux marchés internationaux et vice versa), menant à P^* .

Au cours du processus l'« hégémonie commerciale » change de titulaire, du fait dit Steuart de la modification des comportements des demandeurs et des travailleurs, dus aux succès de l'entreprise elle-même. La hausse des salaires des travailleurs qualifiés, liée à celle des profits, finit par produire son contraire : le commerce lui-même s'expatrie pour prendre racine ailleurs (cas ci-dessus au prix P_1 sur le marché intérieur, lequel est finalement destitué par le pays B où le commerce a pris racine).

Au point où le « *selfreversing* » a lieu (baisse des prix et des profits), l'intervention publique préconisée par Steuart s'explique pour le marché intérieur, comme suit :



On lit dans le graph de gauche, qu'au prix P_1 l'insuffisance de la demande intérieure $D'1$ est compensée par la demande extérieure et devient D_1 , demande qui écoule l'offre au prix P_1 .

Il en est de même au prix P_2 , avec $D'2$ et D_2 .

Le problème est celui du passage de P_1 à P_2 , qui peut être plus ou moins aggravant pour la nation, car il signifie une baisse de l'offre, de la demande et donc de l'emploi.

Comme Steuart ne croit pas à la réalisation spontanée de l'équilibre de plein emploi (en P^*), il suggère de combler systématiquement le vide laissé par la baisse de la demande extérieure. Selon le schéma de droite, où la demande est propulsée vers le haut.

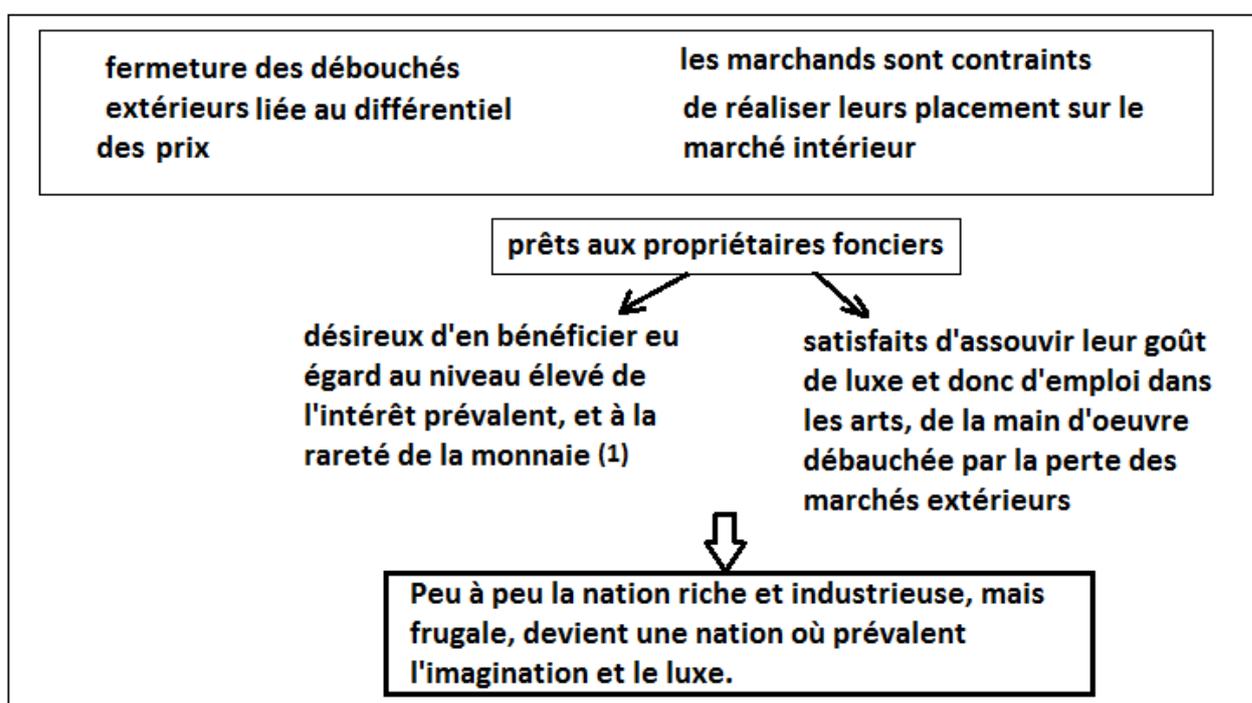
Ce qui revient, selon lui, à **faire du luxe, et de la consommation de biens non nécessaires une solution rationnelle et morale, à la déficience de la demande extérieure.**

b. Plein emploi et marché monétaire dans le « inland trade »

On comprend ainsi que l'objectif ultime assigné à la politique économique, est le plein emploi : « **employment for all (the) people** » écrit Steuart.

Son moyen est la quantité de monnaie retirée des échanges internationaux. Celle-ci doit *circuler dans le but de fournir à chacun un emploi et des subsistances*. Ce raisonnement prévaut dans le « inland trade », c'est-à-dire *l'économie fermée* (« *closed economy* »), une fois que la nation a perdu ses débouchés extérieurs (voir ci-dessus). Steuart défend donc les politiques mercantilistes traditionnelles visant à regagner une balance commerciale favorable (subventions aux exportations, taxes et prohibitions sur les importations). Mais dans le « inland trade » (sur le marché intérieur) l'action doit maintenant porter sur *l'équilibre de la richesse* (« *balance of wealth* ») pour atteindre l'objectif de plein emploi. C'est en gérant la monnaie pour satisfaire à la fois les désirs des riches et la subsistance des industriels et pauvres, que l'Etat se pourvoit du meilleur instrument. Car l'équilibre « emploi-demande » ne dépend désormais que de l'équilibre de la richesse et de sa circulation et des moyens utilisés : politique monétaire, fiscale, institutions monétaires et formes de la monnaie.

Ce qui signifie que le « inland trade » désigne une économie purement monétaire ou régulée par des forces principalement monétaires. Ces forces possèdent un mécanisme plus ou moins automatique pour enrayer la déflation consécutive à la perte de la balance avec l'étranger. Ce point d'ajustement se trouve sur le marché monétaire lui-même. Il constitue en même temps le point de retournement positif de la balance (retour à l'économie internationale). Selon le processus ci-dessous :



(1) Les débouchés extérieurs absorbent en effet la monnaie au détriment du marché intérieur.

Il faut répéter que pour Steuart la prévalence de l'imagination et du luxe (conclusion du schéma) désigne en particulier « *les industries naissantes* », base d'une reconquête des marchés extérieurs.

IV) La théorie monétaire de James Steuart : *la monnaie symbolique*

a. L'offre de monnaie

1. La notion de valeur intrinsèque ou stable de la monnaie

Dans les « *Principles* », l'offre de monnaie est un sujet en soi, tout comme le sont la nature, le prix et la valeur de la monnaie. Steuart aligne largement ses vues sur celle de John Law. Il consacre plusieurs chapitres du Livre II à l'histoire de Law et donc à la défense de la monnaie bancaire. Steuart est donc un « inflationniste ». Il développe une théorie détaillée du système bancaire et du contrôle bancaire.

Il passe en revue le débat séculaire « métallistes-cartalistes », pour expliquer son abandon de la position *métalliste* de Cantillon-Hume. Toutefois la position de Steuart n'est pas convaincante. Il persévère dans la définition des métallistes d'une valeur *intrinsèque de la monnaie*, qu'il dénomme simplement **valeur constante ou stable de la monnaie de banque (ou « monnaie de compte »** ou monnaie substitut au métal). Valeur constante car étalon de mesure invariable des valeurs. On la retrouve dans tous ses arguments (voir ci-après). Cette persévérance est étrange aux yeux de nombreux auteurs (Marx, Schumpeter, Vickers...). Schumpeter a choisi de distinguer l'anti métallisme théorique de Steuart, et son métallisme pratique, de sorte à diminuer l'aspect contradictoire de ses propositions.

Une des limites des anciens inflationnistes était l'explication de la valeur des titres autorisant l'émission de monnaie. Steuart prétend combler ce vide. Il postule que la monnaie créée doit se substituer aux titres pour fonder leur valeur tout en garantissant sa stabilité. Mais il s'agit d'une tautologies : la valeur stable des titres est garantie par la monnaie, laquelle possède une valeur stable. Ce qui exclut toute influence sur la valeur des titres des fluctuations de la valeur de la monnaie, dues aux prix et au revenus.

2. La défense de la monnaie symbolique ou de crédit

Un déficit apparent ou manque de monnaie en circulation (« *real money* ») est envisagé par lui, sous la forme d'un manque de pièces (donc de métal destiné à la frappe). Il défend qu'un tel déficit peut être comblé par **la monnaie symbolique (« symbolic money »)**, c'est-à-dire les billets et titres de crédits bancaires, obligations, effets de commerce ou crédits fournisseurs etc... (formes englobées sous l'expression : « **money of the society** », ou « monnaie nationale »).

La définition de Steuart est plus précisément : « *Symbolical money or paper money is but a species of credit* » (« *la monnaie symbolique ou monnaie-papier n'est qu'une des formes du crédit* »).

Ce qui va en faveur d'une réduction des réserves bancaires en métal, même si le besoin de réserves en or et argent pour le commerce international (c'est-à-dire « **de la monnaie du monde** » ou « *the money of the world* ») demeure. Cette nécessité est cependant elle aussi atténuée par Steuart, qui suggère une régulation des échanges de devises internationales uniquement par la banque centrale. Ce qui à l'extrême permettrait à celle-ci d'emprunter à l'étranger plutôt que d'accepter la déflation.

Mais on n'a jamais défendu avec autant de zèle que Steuart, le principe de l'échange marchand au moyen d'une monnaie symbolique :

« *il n'est nullement impossible pour un peuple d'engager l'intégralité de son pays dans l'échange marchand* » (« *there is no impossibility for a people to throw the whole intrinsic value of their country into circulation* » (« *Principles* » -Vol 1 – P366).

Ce zèle va jusqu'à un anti métallisme théorique manifeste lorsqu'il affirme que *le Florin hollandais*, peut tout aussi bien être assimilé à « *un poids déterminé d'or et d'argent* » qu'à « *un baril de harengs* ». La monnaie n'est donc pas une marchandise. Ce qui n'empêche pas le Florin d'être une unité stable ou comme il dit : « *une unité invariable, inventée par l'habileté de l'homme* ». La valeur intrinsèque de cette monnaie n'est autre que la garantie de la solvabilité des débiteurs et la qualité des créances. Comme en témoigne le fait que : « *la création de monnaie symbolique n'ajoute rien à la richesse d'un pays, elle procure seulement un fonds de circulation à partir de la propriété matérielle (solide)* ».

Ce qui importe est en effet que le métal soit une « *représentation de la monnaie de banque* (donc symbolique), *de la Banque d'Amsterdam* ». C'est à dire, la représentation d'une « **monnaie de compte** », qu'il appelle aussi « **pure monnaie de compte idéale** » ou encore « **échelle (ou richesse) imaginaire** » donc arbitraire²⁵.

Au total, Steuart assimile donc « monnaie symbolique », papier monnaie et dette.

Il dépend de la volonté des gestionnaires publics de favoriser cette symbolisation monétaire des échanges en supprimant les rigidités.

La monnaie de crédit est l'un de ces moyens, diamétralement opposé à la thésaurisation et à ses effets récessifs sur l'industrie et la consommation :

« *un homme qui dispose du crédit peut toujours acheter, même s'il n'a pas un shilling dans sa poche* », ou encore :

« *la banque pourrait ne pas avoir le moindre shilling en caisse que son papier serait encore aussi bon que si elle en avait pour un million* » (Steuart).

Quelle que forme qu'elle prenne, la monnaie symbolique doit viser le même objectif, déjà suggéré par Berkeley, celui d'une diffusion graduelle de la monnaie au profit de l'industrie.

Cette monnaie n'est pas irrémédiablement fiable, mais elle l'est par sa convertibilité en espèces au prorata de la valeur des actifs qu'elle représente²⁶.

Par conséquent, toutes ces qualités (le fait d'être non marchandise, stabilité de la valeur, contrôle bancaire ...) font de la monnaie symbolique « *the desirable medium of circulation* » (« *l'intermédiaire des échanges idéal* »). Défenseur de Law, mais non de ses excès, Steuart explicite cette forme idéale, par le fait qu'elle reste dans la pratique toujours émise sur une base, une valeur standard, sans laquelle il serait impossible de la dénommer. Ce standard est « **la monnaie de compte** » dont la définition est : « *rien de plus qu'une échelle de mesure, inventée pour comparer les choses échangées par leur valeur* ».

1. Le postulat de la stabilité de la valeur de la monnaie ou « postulat du numéraire » : la critique de Marx

Steuart distingue donc : l'intermédiaire des échanges (monnaie symbolique ou métallique) et le standard ou monnaie de compte. La monnaie remplit par conséquent deux fonctions (intermédiaire et standard). L'invariabilité de la valeur de la monnaie désigne celle de l'unité de compte. Il s'agit d'une quantité abstraite, telle la Livre, ou le Franc ou le Florin. La livre aura toujours pour valeur 20 shillings.

1.3) La critique de Marx²⁷

L'intention de Steuart de définir une « *monnaie idéale* » échoue selon Marx sur le postulat du numéraire. Soit à comparer la valeur relative de trois marchandises dont le prix en shillings (sh) est :

²⁵ En choisissant l'exemple du *Florin*, Steuart, dit Marx, « *fournit des verges pour se faire battre* ». Il n'y a rien d'*imaginaire* dans la valeur du Florin, car ajoute Marx « *La monnaie de la Banque d'Amsterdam n'était, en effet, qu'un nom de compte pour les doublons espagnols, auxquels un paresseux séjour dans les caves de la banque ne faisait rien perdre de leur embonpoint ni de leur poids, tandis que les dures frictions avec le monde extérieur amaigrissaient l'industrielle monnaie courante* » (Marx, op. cit).

C'est K. Pribram qui au XX^{ème} siècle, expliquera les origines de cette « monnaie imaginaire » défendue par Steuart. Ce dernier a fait d'un procédé comptable utilisé par les *grandes banques de compensation* (ou « *giro banques* ») – distinctes des banques de circulation ou de dépôts- pour simplifier leurs échanges, une théorie générale abstraite. En dehors de ce cas, l'auteur, comme beaucoup d'autres, pense qu'une « *échelle arbitraire des valeurs* » est inconcevable. Tout comme le disait Marx (voir supra).

²⁶ On peut prendre pour exemple une hypothèque sur des biens fonciers. La monnaie de crédit reçue en échanges reste convertible en espèces pour un montant égal aux biens hypothéqués. Ou l'exemple de Marx (celui des « *Assignats* ») mentionné plus haut dans ce texte.

²⁷ Dans « *Contribution à la critique de l'économie politique* » - 1859

A = 15 sh ; B = 20 sh ; C = 36 sh.

En quantité la valeur de chaque marchandise ne nécessite pas la connaissance de la valeur argent du shilling, ni du shilling lui-même (sh pouvant signifier n'importe quoi).

Il suffit, comme le croit fort justement Steuart, de *choisir un numéraire* (c'est-à-dire une *unité de mesure*), telle par exemple la marchandise C.

Ce choix s'écrit $C = 36/36 = 1$. La valeur "1" est l'unité de mesure, et permet d'écrire *les rapports d'échange* :

$A = 15/36 = 0,4 C$; $B = 20/36 = 0,6 C$; $C = 1$

Ou, autre choix, celui de la marchandise A = 15/15 = 1, alors : $B = 20/15 = 1,3 A$; $C = 36/15 = 2,4 A$.

En postulant ainsi le numéraire, il est naturel que Steuart en vienne à délaisser le métal (or et argent) et ses expressions monétaires (lingots, pièces, £, sh.....etc....). Ce qui revient au même de dire qu'il le met en lieu et place de la marchandise A ou B ou C par exemple. Alors le rapport quantitatif d'échange s'exprime en métal. Mais il va de soi que ce métal est une marchandise d'une qualité particulière, dont la mesure de la valeur ne peut se satisfaire d'un rapport d'échange. Or, c'est précisément ce que nie Steuart, qui va jusqu'à prétendre qu'il n'y a nul besoin de convention pour fixer celle-ci.

C'est ce qui fait dire à Marx, que « *Steuart s'en tient simplement aux manifestations de l'argent dans la circulation comme étalon de prix et comme monnaie de compte* ». Il se méprend en niant donc la nécessité d'une convention sur la valeur du métal monnayé.

Ce que Marx illustre sur l'exemple de la mesure du *degrés mathématique*.

**Pour Steuart il est identique de mesurer "le degrés ou 1°"
des deux manières ci-dessous :**

<p>Il s'en suivra simplement que :</p> <ul style="list-style-type: none"> - angle droit = $360/4 = 90^\circ$ - angles aigus et obtus = même transformation.... 	<p>La remarque de Marx</p> <p>Même en admettant cette double mesure de l'angle, et ses conséquences, celui ci n'en demeure pas moins déterminé :</p> <ul style="list-style-type: none"> - <u>qualitativement</u> : par la figure géométrique : le cercle, - <u>quantitativement</u> : par la portion de cercle dont il est une portion.
--	--

C'est pourquoi, parmi les exemples de *monnaie idéale* (donc *symbolique*) définie par Steuart, Marx mentionne l'un des moins mauvais, celui de « *l'Assignat français* ». A ses origines, l'« *Assignat de 100F* » reposait sur les biens fonds confisqués. Mais faute d'une unité de mesure quantitativement spécifiée (versus ci-dessus : cercle ou demi cercle), en devenant le « Franc », il s'est vidé de son sens. Ce sont alors les enchères publiques qui déterminaient sa valeur. Dans l'usage courant, il était cependant signe de valeur de *la monnaie d'argent*, et sa propre valeur dépendait de celle-ci.

Aussi, le *postulat du numéraire*, appliqué à la *monnaie symbolique*, appartient selon Marx à « *la partie obscure* » de la théorie monétaire de Steuart. Celle-ci prend la forme d'une « *conception fantasmagorique* » de la mesure des valeurs.

1.4) Une critique semblable : D. Vickers - et la voie de sortie de Steuart : *la confiance*

« *La livre aura toujours pour valeur 20 shillings* » était une façon de résumer (cf. ci-dessus) l'invariabilité de la valeur de la monnaie selon Steuart. Ce qui est vrai selon Vickers, si on exclut la variabilité de la valeur du métal. Dans le cas contraire, tel celui de Steuart, il ne peut exister aucun standard de mesure, c'est-à-dire un étalon de mesure invariable de la valeur. Quant à la fonction d'intermédiation, elle signifie d'elle-même la variabilité de la valeur de la monnaie, par le biais des prix. Il revient au même de dire que la valeur des marchandises exprimée en monnaie fluctue. On se retrouve donc devant une impasse théorique, puisque la distinction est désormais entre la monnaie comme échelle de l'unité de compte (fixe), et la monnaie comme moyen d'échange (variable). Ce qui est manifestement contradictoire avec la thèse de l'invariabilité. Le second terme rend impossible le premier. Et la pratique confirme cette inexistence d'une « valeur-unité de compte » : l'envol des prix des métaux, bonne monnaie chassée par la mauvaise, plainte des marchands sur l'aloï

Car, considérée comme simple intermédiaire des échanges, la monnaie métallique peut se satisfaire de n'importe quel autre support que l'or et l'argent (dont le papier). Mais il y a d'une part ceux qui n'ont d'yeux que pour le sceau porté sur la pièce, et d'autre part ceux qui, spéculateurs, n'attendent que la moindre occasion de spéculer sur les variations de la valeur intrinsèque du métal, pour en tirer profit. Dès qu'il est affirmé qu'existe un standard de la valeur fixé à une certaine quantité de métal, alors toutes les valeurs lui sont proportionnelles. Et par conséquent se répètent les contradictions précédemment émises.

Steuart expose lui-même cette contradiction sur l'exemple de la banque d'Amsterdam, dont il reconnaît que la monnaie ne pourrait demeurer plus de 24 heures fixée à une certaine quantité de métal, puisque la valeur de celui-ci varie également.

Cet exemple lui permet d'exposer les points litigieux. A l'origine celle-ci est une banque de dépôt, et de crédit (ou banque de « prêts » ou de « transfert »). Sa fonction de crédit consiste à émettre ses propres billets en échanges de titres de propriété, ou de tout autre actif ayant de la valeur, sous la forme de titres privés payable au porteur dans la monnaie courante à sa demande. Mais ceci pense-t-il, ne change rien quant au problème de la valeur stable de la monnaie émise.

Parvenus à ce point, les « *Principles* » versent dans la confusion. D'un côté la monnaie de banque est censée sauver le système monétaire de l'instabilité attachée à la valeur des métaux, en devenant un étalon de mesure de la valeur. De l'autre, il invoque des cas ad hoc l'autorisant à faire reposer de manière erronée la stabilité du système issue de ces cas, à la stabilité de la valeur des actifs à la base de l'émission.

Il découle de son analyse que pour satisfaire au postulat de stabilité, il est nécessaire que dans l'ensemble de l'économie il n'y ait plus que de la monnaie de banque, **de sorte que la confiance** que lui ferait le public, le conduirait à demander peu d'espèces. La confiance dans la banque, la capitalisation, et les méthodes en œuvre dans les opérations, ainsi que l'efficacité du contrôle bancaire, doivent normalement limiter la demande d'espèces. L'extension de la banque (et donc du crédit) serait de nature à rendre inutile tout ratio de réserves en espèces. Steuart ne reconnaît qu'un domaine où la compensation des crédits en espèces demeure nécessaire, celui du commerce international.

Selon D. Vickers, cette conclusion de Steuart, celle de la généralisation de la monnaie de banque et du crédit, sur la base de la confiance, constituerait une limite de toute son analyse. Ce qui est vrai si cette généralisation est lue comme moyen ultime de sauver le postulat de stabilité. Mais c'est injustifié si Steuart veut simplement dire que finalement la valeur de la monnaie repose sur la **confiance**. Ce que l'histoire a pu confirmer (positivement, par le succès des Institutions bancaires et financières, et négativement, par les crises financières). Or, c'est dans ce sens qu'il défend l'institution bancaire, sans nier pour autant la nécessité d'une « monnaie du monde » (l'or et l'argent) dans l'échange international²⁸.

²⁸ Pour une présentation allant dans ce sens : M. Piteau : « *Monnaie de compte et système de paiements chez James Steuart. Quel rôle pour la stabilité bancaire ?* » - Revue économique – Persée – Vol 53, N°2, 2002, pp 245-271.

b. La demande de monnaie : la révision de la TQM dans l'optique du revenu

L'avancée théorique de Steuart est l'approche de la théorie quantitative en terme de revenu ou de dépense, dite optique du revenu ou de la dépense.

Dans l'histoire de la TQM, il faudra attendre le XIX^{ème} siècle pour voir Thomas Tooke suggérer cette optique. Il la défend dans la 13^{ème} thèse de son « *History of prices* » (1838-1857) contre Ricardo²⁹. La signification en a été donnée par Schumpeter en ces termes : « (l'optique du revenu) ôte à la notion simple d'une quantité de monnaie le statut de "cause" immédiate du niveau des prix et lui substitue une autre cause qui dans l'enchaînement des phénomènes est encore plus proche des prix : le revenu, ou mieux, les dépenses des consommateurs ». Et surtout « elle débarrasse la théorie des prix monétaires du soucis de répondre à des questions comme celle de savoir ce qu'il faut considérer comme de la monnaie » (dans « *Histoire de l'analyse économique* » - 1954- Tome III, P.465)³⁰.

Steuart s'engage dans cette optique pour trouver la solution à la question de la fin XVIII^e, début XVIII^e, celle de la quantité de monnaie suffisante. Plus précisément « *Il est, comme le dit Marx, le premier à poser la question : est-ce la quantité de l'argent circulant qui est déterminée par les prix, ou les prix par la quantité d'argent circulant ?* ».

Sa réponse consiste à rendre *endogène* (ou à « *endogénéiser* ») *l'offre de monnaie*.

Il est en effet confronté à la sur inflation potentielle du papier monnaie, telle qu'elle s'est produite sous Law. Aussi prend t'il soin dans sa théorie de faire reposer le papier monnaie sur des valeurs d'actifs stables ainsi qu'il a été mentionné plus haut. Son problème de politique économique est alors la correction de la tendance à la déflation, et donc le maintien d'un équilibre soutenu par les interventions publiques. C'est dans ce cadre qu'il met en évidence sa révision de la TQM.

Le montant total de monnaie en circulation est à tout moment déterminé par la demande d'actifs liquide (ou argent comptant : « *ready-money demands* ») ou par l'état (ou les besoins) du commerce. Ce qui était connu depuis le début du siècle. Cela devient chez Steuart la base de *la théorie monétaire du revenu* ou l'optique revenu de la théorie monétaire.

Alors que l'offre de monnaie détermine le prix des marchandises au niveau microéconomique, elle est elle-même déterminé au niveau macroéconomique par les besoins nés d'un niveau déterminé d'activité à un moment du temps. Elle est endogène. Ce qui revient à écrire la TQM³¹, en supprimant l'indépendance de M (la quantité de monnaie) et Y (le revenu national). Les besoins sont exprimés par un certain niveau de Y, lequel est, chez Steuart, celui du plein emploi (Y=Y*). Il est donc nécessaire qu'existe un niveau M, tel que Y* soit possible, c'est-à-dire soutenu. Concourent à cette satisfaction les techniques bancaires, et la création de monnaie, gagée sur des hypothèques³². Ainsi comme dit Steuart, toute personne ayant une propriété, et devant régler une créance, doit pouvoir recevoir de la banque un prêt hypothécaire. Les arguments invoqués sont ceux de la théorie du commerce du début du siècle, en particulier celle de Law. A ces arguments, Steuart ajoute un complément théorique, celui du *reflux des espèces hors de la circulation une fois le niveau de monnaie désiré atteint* : « *Tous les pays s'efforcent*

²⁹ Ce sont Von Wieser et R.G Hawtrey (« *La circulation monétaire et le crédit* » - 1919) qui défendront au début du XX^e siècle cette optique. Son importance ressortira avec la *Théorie Générale* de Keynes.

³⁰ Schumpeter reste cependant réservé quant à l'originalité de ce point de vue, qui selon lui « *serait une façon différente de formuler la théorie quantitative* ». P.465.

³¹ La théorie quantitative de la monnaie sous sa forme : $M.V = P.Y$

³² L'hypothèque est un titre conférant un droit réel, immobilier et indivisible, dont est grevé un bien immeuble pour garantir le paiement d'une créance.

de jeter les espèces qui ne sont pas nécessaires à leur propre circulation, dans le pays où l'intérêt de l'argent est élevé par rapport au leur propre » (Steuart). De sorte que le niveau des prix ne s'accroisse pas. La destinée de cette quantité de monnaie en excédent est en fait triple : -la constitution de trésors donc la thésaurisation, laquelle dépend des comportements des détenteurs ; -son utilisation conformément au SRMSD, afin d'équilibrer les prix internationaux; -son exportation en vue de placements à taux d'intérêt plus élevé (la citation ci-dessus) . En réduisant, par divers moyens, le taux d'intérêt national, il est possible de stimuler la création de billets de banque. C'est aux pouvoirs publics (la politique monétaire) qu'il incombe d'ajuster le taux d'intérêt de sorte à réguler (à la hausse ou à la baisse) le crédit et le papier monnaie. L'ajustement de la quantité de monnaie excédentaire relève par contre du jeu des marchés domestique et étranger, de la monnaie et des capitaux.

Traitant de « *la réalisation du papier monnaie* », Steuart entend par cette expression : soit sa conversion en « *monnaie du monde* » (or et argent), soit le placement en vue de générer un fonds perpétuel d'intérêt annuel. Et lorsque son possesseurs ne peut réaliser de transaction ou conversion sur le marché intérieur, il peut l'exporter pour créer des revenus à l'étranger.

c. Le taux de l'intérêt

1) Une théorie *monétaire de l'intérêt*

La différenciation des analyses du taux de l'intérêt au XVIIIe repose sur la question de savoir si elles tombent ou non dans la confusion entre « *monnaie* » et « *capital* ». Pour l'essentiel, en définissant le capital uniquement en termes monétaires (ou financiers) elles élaborent une *théorie monétaire de l'intérêt*³³. Elles ont ainsi abouti à deux conclusions théoriques majeures.

Tout d'abord, la reconnaissance d'un *prix de la monnaie* et d'une *valeur de la monnaie*. La seconde est intrinsèque (voire plus haut, le postulat de stabilité), le premier est comme le prix de toute autre marchandise. Le taux de l'intérêt est le prix de la monnaie. Il n'est donc pas le prix d'équilibre de l'offre et de la demande de fonds prêtables (donc de l'épargne et de l'investissement). Cette définition permet d'intégrer le taux de l'intérêt à une théorie de l'équilibre macroéconomique, et rend possible une théorie générale de la monnaie³⁴.

En effet l'activité économique peut alors être considéré (étudiée) selon deux voies (ou niveaux) ;

- le premier niveau est celui des biens (ou physique) : la monnaie y opère comme intermédiaire des échanges et mesure de la valeur des biens échangés sur tous les autres marchés ;
- le second niveau est le niveau financier : parce qu'elle possède un prix (le taux de l'intérêt) et que l'ensemble des prix des biens est exprimé en monnaie, alors il n'est pas d'échange qui ne soit monétaire (exprimé dans le prix de la monnaie).
- L'interdépendance de ces deux niveaux est clairement présentée au XVIIIe. L'équilibre financier est supposé déterminé par l'équilibre sur le marché des biens.

³³ Alternative à une « théorie réelle » du taux de l'intérêt. Vickers mentionne que Frazer dans Encyclopedia of the social sciences écrit que Steuart n'avait aucune idée de la distinction entre monnaie et capital, donc entre « intérêt » et « profit ». Ce que Marx avait dans « Le Capital » déjà clairement établi.

³⁴ A la manière de Keynes en quelque sorte.

Puis, l'équilibre macroéconomique ainsi décrit, n'engendre aucunement l'idée d'une *monnaie neutre*, c'est-à-dire destinée à la simple mesure de la valeur. La théorie du taux de l'intérêt défendue par Steuart s'inscrit dans la continuité de ce point de vue défendue par les théories monétaires du XVIIIe.

2) La justification de l'intérêt

Rappelant par sa théorie du développement du commerce et de l'industrie que ce sont les pratiques qui ont institué le taux de l'intérêt monétaire, il réalise ensuite une théorie du taux de l'intérêt fondée sur l'offre et la demande (prêteurs et emprunteurs placés en situation de concurrence ou « *double competition* », telle celle du marché des biens).

L'intérêt n'est pas une indemnité payée pour le risque de perte du capital, il est une « *indemnité payée au prêteur pour l'usage de sa monnaie* ». Car Steuart conçoit la monnaie en relation avec le commerce, elle est « empruntée pour être dépensée » à l'intérieur ou sur les marchés étrangers. Les concepts centraux sont en termes de *flux* et non de *stock*.

La justification ultime du taux de l'intérêt est à rechercher chez Steuart dans sa thèse de l'équilibre de plein emploi, auquel doit pouvoir concourir l'emprunt à l'extérieur afin d'éviter la déflation (cf. supra). Le fait que les opérations financières bénéficient à des particuliers n'entraîne pas qu'elles soient sans effet bénéfique pour l'ensemble de la société.

On sait (supra) que l'Etat dispose selon lui de moyens d'actions variées pour influencer sur le taux de l'intérêt. Il suffit d'agir sur l'offre et la demande de crédit. Reste la question de savoir pourquoi les particuliers (prêteurs-emprunteurs) doivent s'en remettre à la banque au lieu de pouvoir créer eux-mêmes les titres de crédits. Sa réponse est que l'intérêt est le paiement d'avantages que seule possède la « circulation » ou intermédiation. Le plus important étant que seuls les billets de banque sont acceptés par tous. Et par conséquent le concept le plus pur d'intérêt est celui de « **prix de la fluidité de la monnaie** »³⁵. Aucune autre monnaie que celle de la banque ne possède les qualités requises pour pouvoir y prétendre.

3) Le rôle du taux d'intérêt

Steuart explique la demande de monnaie par la dépense en Investissement et consommation³⁶. Il voit justement la relation (de Böhm-Bawerk-Fisher) entre profit et intérêt monétaire (c'est-à-dire le problème du choix d'investissement). La limite maximale du second est donnée par le niveau du premier.

L'intérêt stimule l'industrie si le taux d'intérêt légal est bas et le plus bas possible. Les moyens de la baisse sont, mis à part la diminution de la consommation ostentatoire, l'arrêt des emprunts publics, et le remboursement maximum de la dette, afin d'accroître l'offre de monnaie. Quoi qu'il en soit Steuart adopte la recommandation selon laquelle « *le taux de l'intérêt est l'âme du commerce* ». Il accorde ainsi toute son attention au niveau de la masse monétaire, à celui de

³⁵ Keynes précisera en disant « *le prix de la préférence pour la liquidité* », dépassant ainsi la simple « circulation » de Steuart.

³⁶ Ce qui ne signifie pas qu'il étudie pour autant la relation macro économique entre l'épargne et l'investissement. Il n'a d'yeux que pour la dépense et la demande solvable.

l'emploi, et à la redistribution. Un équilibre (« *a careful balance* ») doit pouvoir s'établir entre ces variables.

Enfin Stuart répond comme Cantillon et Hume à la question des fluctuations du taux d'intérêt. Sa théorie de l'offre et de la demande lui permet de répondre que le critère se trouve dans les effets sur la richesse qu'engendrent ces fluctuations respectivement sur l'offre et la demande.

V) La théorie de la fiscalité ou la politique fiscale

Cette théorie découle de la théorie monétaire. Il s'agit d'une théorie des **finances publiques**. Stuart développe une théorie de l'inflation par la fiscalité.

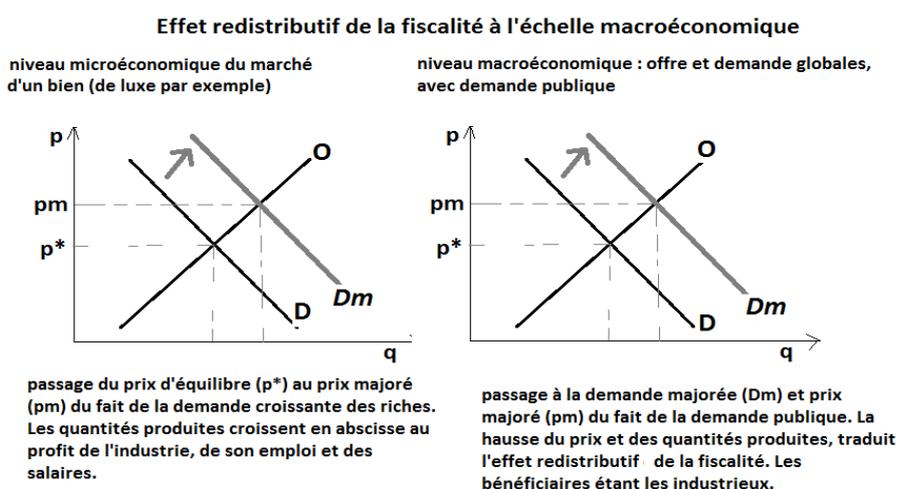
L'impôt et l'emprunt sont considérés sous l'angle de la dépense, à laquelle ils donnent finalement lieu, et n'ont pas de sens en eux-mêmes, ni par leurs effets directs. La dépense publique est analysée comme une dépense de compensation permettant la réalisation du plein emploi, par la mobilisation de ressources inutilisées, et prêtes à l'être. Examinant les manières dont les effets de l'impôt pourraient accroître le fond de la circulation, il parvient à une proposition importante relative aux effets de la taxation : « *the money paid for taxes circulates, because it is demanded (...)* It is the necessity of paying taxes wich creates this money (... »³⁷. Le résultat est une théorie de l'inflation due aux effets de l'imposition.

Deux propositions en découlent. Elles définissent la politique budgétaire :

_ parce qu'elles sont dépensées, les recettes fiscales encouragent l'industrie. Cette demande est additionnelle.

_ et ceci découle du principe selon lequel un système fiscal approprié peut être utilisé pour accroître les revenus monétaires des contribuables. Ce principe est toujours celui d'un transfert (ou circulation) des riches vers les pauvres, via l'industrie qui les emploie, ou vers la satisfaction des besoins publics. Il entraîne une hausse de la demande globale.

L'équilibre macroéconomique avec taxation, est à l'image de l'équilibre microéconomique avec hausse des prix bénéfique à l'industrie. Le déplacement de la demande est similaire comme on le constate ci-dessous :



³⁷ « *la monnaie payée pour l'impôt circule, car elle est demandée (...)* c'est la nécessité du paiement de l'impôt qui crée cette quantité de monnaie ... ».

Il y a donc chez Steuart une analogie entre l'effet bénéfique pour l'industrie, des dépenses courantes ostentatoires ou non des riches (graphique de gauche), et le même effet bénéfique du à la dépense publique au moyen des recettes fiscales. Steuart précise ce dernier effet en le qualifiant de direct lorsque le demandeur additionnel est l'Etat (les recettes fiscales sont destinées à accroître la dépenses globale –graphique de droite), ou indirect lorsque l'impôt est considéré sous ses effets redistributifs des riches vers les pauvres.

On peut s'en convaincre ajoute Steuart en considérant le mouvement opposé, celui de la baisse de l'impôt. Elle entraîne graduellement un effet négatif sur l'emploi, l'emploi public diminuant

Conclusion générale

L'œuvre de Steuart a durablement influencé la formation de la pensée classique (théorie de la valeur travail, loi des rendements décroissants du sol) et néo-classique (théorie des prix de court terme, et introduction de la notion d' « *équilibre* » de l'offre et de la demande).

Marx en a fait l'éloge et a aussi décrit les ramifications de cette influence. Il souligne l'originalité du libéralisme de Steuart. En rendant compatible une approche macro économique et régulationniste d'un côté, et une approche microéconomique basée sur les comportements individuels, Steuart se démarque des prophètes de son temps (le XVIIIe) et de l'épistémologie qu'ils lèguent à Smith et Ricardo. L'individu dont traite Steuart n'est pas l'individu *idéal*, base de l'individualisme méthodologique. Celui là est considéré comme « *naturel...conforme à une conception de la nature humaine....comme une donnée de la nature* ». Steuart « *en sa qualité d'aristocrate* » (sic Marx) est parvenu à se détacher de cette « *illusion naïve* » en se tenant d'avantage sur *le plan historique*. Cette même préoccupation de l'histoire explique aussi qu'il ait été le premier à concevoir sa propre société comme étant celle où *la division du travail* a pour fonction *la production de valeurs d'échange*³⁸.

De plus, Steuart a fort justement insisté sur le fait que la production de valeurs d'échange, ne génère la richesse que par l'intermédiaire de la monnaie. Or, comme le prouve l'histoire monétaire antérieure de l'Angleterre, celle du métal monnayé et des billets, cette intermédiation a toujours été sujette à de nombreux risques. Parmi ces risques, celui des mutations nominales sur la valeur de la monnaie (espèces et billets libellés en pièces) a été le plus fréquent. C'est d'ailleurs pour s'en préserver que les orfèvres de Londres ont créé une activité bancaire, après 1660. Sont alors apparus les premiers billets ou « *goldsmith's notes* » libellés en unité de compte, et non en monnaie de paiement. Steuart parachève en quelque sorte cette histoire de la réduction du risque. Il met en valeur la banque, et la généralisation du « *crédit pur* ». Deux adages ressortent alors de ses propositions : *la confiance (celle des prêteurs et emprunteurs)*, et *la hiérarchie (donc le contrôle) bancaire*, lesquels supposent une banque centrale, gage de la valeur de l'unité de compte.

Défend-t'il finalement une « *conception fantasmagorique de la mesure des valeurs* » comme le prétend Marx ? Assurément si on l'illustre par l'exemple de la mesure du *degrés* (cf. supra). Mais cette « *fantasmagorie* » relève de la réalité elle-même, et non d'une déviation de l'auteur. En deux siècles, la définition de la richesse a subi une mutation de sorte à passer d'une

³⁸ Marx fait remonter à Steuart sa propre analyse du travail, en particulier la distinction entre *travail concret et travail abstrait*.

conception *pure et dure*, celle de la richesse métallique (or et argent) à cette autre, dirions nous, *légère comme l'air*, celle du *contrat entre les hommes*. Dans ce nouveau contexte, Steuart est amené à écrire : « *le crédit est la base de tout contrat entre les hommes* », et donc les relations de créances doivent être considérées comme fondatrices du lien social.

Ainsi la richesse est elle passée d'un rapport entre les hommes médiatisé par les métaux précieux à un rapport contractuel fondé sur la *spéculation sur le temps* et requérant donc la confiance.

Tout se passe comme si la richesse devenait virtuelle, en *entéléchie*, mais demeurant pourtant assise sur une organisation productive et commerçante à l'échelle internationale. Steuart sépare fort justement pour cette raison *la monnaie et les biens*. Si la mesure de la valeur des biens ne lui pose pas problème, il bute comme la société de son temps sur celle de la mesure de l'*entéléchie*, ou mesure du temps. Sa solution, sous la forme de la compensation bancaire, comme image de la stabilité de la valeur de la monnaie symbolique, peut socialement paraître extravagante. Mais l'était tout autant, dans un univers métalliste, la mesure du produit net monétaire (la rente) chez Petty. Ceci pour les mêmes raisons.

La véritable défense de Steuart est donc à trouver chez Marx lui-même, dans le *Capital*, où il traite de la richesse et de la réification des rapports sociaux inhérente à la forme monnaie.

Sinon il faut attendre les XIXème et XXème siècles pour que naisse le soucis d'intégrer le temps dans la théorie économique (Böhm-Bawerk, Fisher, Hayek...), et qu'apparaisse sinon la signification, du moins les fondements, de l'idée steuartienne de valeur stable de la monnaie « imaginaire ».

BIBLIOGRAPHIE

TRAVAUX PRINCIPAUX SUR L'ŒUVRE DE Sir James STEUART

K. Marx : « *Contribution à la critique de l'économie politique* » - 1859.

J. A Schumpeter : « *Histoire de l'analyse économique* » - 1954 - Gallimard – Tomes 1 et 2-1983.

D. Vickers : « *Studies in the theory of money -1690-1776* » - 1959 – Section C : “Process analysis” ; chap 12 : “Sir James Steuart”.

M. Piteau : “ *Monnaie de compte et système de paiements chez James Steuart. Quel rôle pour la stabilité bancaire ?* » - Revue économique – Persée – Vol 53, N°2,2002.pp 245-271.

Fin du chapitre 3

-G-